

LIVRE NEUVIEME

169 - Ses vertus¹

Sa foi² était vive, pure, et simple. Vive, opérant par les œuvres ; pure, à couvert de tout soupçon d'erreur et de nouveauté ; simple, ne connaissant d'autre règle que celle qui est commune à tous les fidèles, la révélation proposée par l'Eglise. Jamais on ne le vit hésiter sur³ les décisions des premiers⁴ pasteurs unis dans un même enseignement avec le chef, le premier des pasteurs. Instruit dans les principes d'une saine théologie, il sut en faire usage⁵ pour se décider dans les circonstances les plus critiques, et /261/ reconnaissant dans l'église un tribunal toujours subsistant pour prononcer sur les points contestés, il⁶ ne crut pas qu'on put suspendre la soumission qui est due à ses jugements, et les reçut avec l'obéissance la plus prompte et la plus entière. Il donna toute sa confiance à ceux dont il connaissait mieux le zèle pour les intérêts de la foi, et il eut plus d'une fois la gloire d'être persécuté par les partisans de l'erreur. Mais, outre cette adhésion parfaite à tout ce que les fidèles sont obligés de croire, il eut encore cette grâce particulière d'une foi qui rend les mystères comme sensibles, et qui fait sur l'esprit une impression presque égale à celle que ferait le témoignage des sens. On l'a vu rester comme en extase à l'autel, regarder les malheureux⁷ avec cet œil de la foi qui non seulement s'attendrit sur eux, mais qui révère⁸ en eux ce que l'évangile canonise, jusqu'à s'écrier, portant un pauvre à qui il voulait donner un asile⁹ : «Ouvrez la porte à Jésus-Christ». On lui a entendu prêcher les grandes vérités¹⁰ de la religion avec une énergie qu'on ne pouvait attribuer qu'à la foi d'un saint et d'un homme inspiré. Il faudrait revenir sur le détail de tout ce qu'il a fait, pour donner une preuve complète qu'il ne vivait que de la foi.

¹ 1er texte : en tête du Livre neuvième, le signe A renvoie en marge, où on lit : *Ce n'est point ici un éloge que nous voulons faire : c'est un simple tableau que nous voulons donner du serviteur de Dieu, en (le mot : réunissant, barré) rapprochant différents traits (ce dernier mot en surcharge à : sa foi) qui le caractérisent, et en plaçant, pour finir son portrait, ce que le fil de la narration nous aurait fait omettre. Sa foi etc*

² 1er texte : *La foi de M. de Montfort*

³ 1er texte : *après* les décisions

⁴ 1er texte : *premiers*, barré puis repris

⁵ 1er texte : il sut *les appliquer à toutes*

⁶ 1er texte : il *se soumit*; en surcharge : ne crut

⁷ 1er texte : *avoir pour les pauvres*

⁸ 1er texte : qui *vénère*

⁹ 1er texte : des lettres barrées, illisibles

¹⁰ 1er texte : un mot barré, illisible

C'était ce même esprit de foi qui lui inspirait un zèle si ardent pour le respect qui est dû au lieu saint. Son cantique sur les irrévérences dans les églises, intitulé *Amende honorable au Saint-Sacrement* en sera un monument éternel. On y trouve ce que la religion peut inspirer de plus touchant et de plus attendrissant. Le style négligé n'en parle que mieux le langage de la douleur, et se rapproche plus de l'élégie. On y trouve même du sublime. Ce sont les vives expressions d'une foi qui gémit, qui s'alarme, qui adore, qui aime. C'est Jésus-Christ outragé qui se plaint par la bouche d'un saint.¹¹ Lui-même, à l'exemple de ce Dieu Sauveur¹², semblait oublier sa douceur ordinaire lorsqu'il s'agissait d'arrêter les profanations. C'est peut-être une des singularités qu'on lui a reprochées ; mais¹³ elle entraînait comme le reste dans le plan qu'il s'était formé d'imiter autant qu'il lui serait possible les actions de Jésus-Christ, et il ne croyait pas qu'un ministre de ses¹⁴ autels pût souffrir qu'on manquât de respect dans sa sainte maison. Il reprenait pourtant avec cette réserve qui évite d'augmenter le scandale en voulant l'arrêter. Il se contentait de dire d'un ton humble, mais vif, d'un air sévère, mais charitable : « Ne savez-vous pas que vous êtes dans la maison de Dieu ? »

La foi ne le rendait guère moins sensible à l'état pitoyable où il trouvait un grand nombre d'églises. Il n'en est peut-être aucune de celles dans lesquelles il a donné des missions qu'il n'ait ou rétablies ou décorées. Il avait un talent particulier pour engager les peuples à entreprendre ces sortes d'ouvrages, et /262/ quelquefois ils les achevaient avec une promptitude qui semblait être un miracle accordé à sa foi¹⁵ Il faisait acheter des tabernacles magnifiques et dorer ceux qui ne l'étaient pas. Lui-même il se donnait la peine de nettoyer les murs des églises, les statues, les tableaux des saints, les autels, et faisait toutes ces fonctions en surplis, en chantant des cantiques, ou en psalmodiant le chapelet avec les personnes qui partageaient le travail avec lui.

Sa foi se manifestait encore mieux par les sentiments¹⁶ dont il paraissait pénétré dans le lieu saint. Fervent adorateur, ange à l'autel, soit qu'on le vît

¹¹ 1er texte : une phrase barrée, illisible. En partie en surcharge, en partie en marge ou renvoie le signe A, le texte qui termine par les mots : la maison de Dieu ?

¹² 1er texte : *se livrait à une sainte indignation et*

¹³ 1er texte : un mot barré, illisible

¹⁴ 1er texte : un ministre *des* autels

¹⁵ 1er texte : *Elle ne se manifestait pas moins dans la manière.* Puis, avant correction de ce membre de phrase, cf. note (16), le signe A fut inséré pour renvoyer en marge où se lit le texte transcrit ici : Il faisait acheter... le travail avec lui

¹⁶ 1er texte : comme ci-dessus (note 15)

célébrer, soit qu'on le considérât pendant le temps¹⁷ de son action de grâces, qu'il faisait toujours dans l'église. On ne pouvait n'être pas vivement frappé¹⁸ de la grandeur des mystères et de la sainteté du ministère. Ce fut par ces traits qu'il s'annonça d'abord dans l'hôpital de Poitiers. «Venez, disaient les pauvres, en le voyant recueilli, immobile, tout ravi en Dieu au milieu de la chapelle après sa messe, venez voir un saint. Voilà l'homme qu'il nous faut pour nous conduire dans les routes du salut. Il faut le demander et le retenir parmi nous.» Il n'était pas quelquefois reconnaissable¹⁹ en offrant l'adorable sacrifice, son visage se couvrant alors d'une rougeur extraordinaire et paraissant presque lumineux. On se rendait²⁰ en foule pour entendre sa messe, et on enviait le bonheur de la servir. Enfin, la dévotion, la ferveur, la dignité avec lesquelles il traitait le sacrement auguste, concouraient à en affermir la créance et en devenaient comme un argument de crédibilité. Le respect que la foi lui inspirait pour Jésus-Christ, Dieu et Homme corporellement présent sur l'autel, elle l'en pénétrait²¹ aussi, dans quelque lieu qu'il fût, pour la présence de Dieu dont l'immensité remplit tous les espaces. De là, cet air de recueillement et de dévotion qui l'accompagnait partout. De là, cette décence dans toutes ses actions, cette tranquillité dans tous les événements, voyant Dieu en tout, suivant en tout cette maxime qu'il avait prise pour devise : Dieu Seul ! Tout lui servait à s'élever à Dieu, et l'on peut dire qu'il ne regardait ce grand univers que comme un vaste et auguste temple que Dieu remplit de sa majesté, et où il veut être adoré en tous lieux.²² Cette pensée le pénétrait si vivement qu'il était dans une adoration presque continuelle, faisant même ses voyages la tête /263/ découverte, soit qu'il tombât de la pluie, soit que les ardeurs du soleil fussent excessives, afin de joindre²³ par là un culte extérieur à celui qu'il ne cessait de rendre intérieurement à l'Etre Suprême.

170 - Sa confiance en Dieu

Une foi si vive ne pouvait manquer de produire en lui une ferme confiance dans la bonté de Dieu et un parfait abandon à²⁴ sa divine Providence. Il se reposait sur cette Providence bienfaisante, comme un enfant sur les bras de sa mère, et

¹⁷ 1er texte : *le temps*, barré puis repris

¹⁸ 1er texte : on ne pouvait *ne se pas sentir pénétré*

¹⁹ 1er texte : reconnaissable *pendant*

²⁰ 1er texte : on *se portait*

²¹ 1er texte : elle *lui inspirait*

²² 1er texte : un mot barré, illisible

²³ 1er texte : *voulant par là*

²⁴ 1er texte : *en*

ce fut pour en dépendre uniquement qu'il s'engagea à ne rien²⁵ posséder en propre, et qu'il fit²⁶ vœu de pauvreté. Jamais il ne voulut²⁷ recevoir aucune somme d'argent pour ses missions, qu'il fit au nombre de plus de deux cents en différents diocèses. Il est vrai que quelquefois, les deux ou trois premiers jours, ses²⁸ missionnaires et lui manquaient de bien des choses ; mais dès²⁹ qu'il avait déclaré en chaire qu'ils vivaient des aumônes des fidèles et qu'ils donnaient gratuitement les intentions de toutes leurs messes à ceux qui contribuaient à leur nourriture, alors il leur venait de toutes parts des aliments en si grande abondance qu'il en restait³⁰ de quoi³¹ donner aux pauvres, que M. de Montfort faisait subsister pendant tout le cours de la mission.³² «J'ai vu, dit un des missionnaires qui travaillaient avec lui, j'ai vu jusqu'à cinquante grands pains rester de notre nourriture de chaque jour et de celle des pauvres qui étaient toujours en grand nombre, puisque j'en ai compté jusqu'à deux cents par jour, dans plusieurs paroisses où j'ai fait mission. Comme j'avais le soin ordinairement de conduire les pauvres dans le lieu où on leur donnait à manger et de les servir à table, il m'est arrivé cinq ou six fois de n'avoir pas un morceau de pain à leur donner ; j'en avertis la première fois M. de Montfort, qui n'en parut nullement embarrassé et me dit simplement de les conduire au lieu accoutumé et que la Providence pourvoirait à leurs besoins. J'exécutai ses ordres, ne sachant d'où il nous pourrait venir du pain. Cependant, je les fis asseoir /264/ à table, n'ayant rien à mettre dessus, ce qui me mortifiait beaucoup, parce qu'il y avait plus de deux cents personnes présentes qui s'attendaient d'avoir le plaisir de voir manger ces pauvres qui avaient grand faim. Je leur fis faire, en attendant, une petite lecture pendant laquelle j'allai dans la maison de la Providence où je fus fort étonné de trouver une grande quantité de pains et d'autres provisions, qui étaient venues de je ne sais où. Je les fis porter tout aussitôt à nos pauvres, qui eurent ce jour-là double portion. Pareille chose est arrivée cinq ou six fois de ma connaissance.»

M. de Montfort s'était exercé de bonne heure à cet abandon entier à la divine Providence, et les puissants secours qu'il y avait trouvés

²⁵ 1er texte : qu'il *ne voulut rien* posséder

²⁶ 1er texte : qu'il fit *même*

²⁷ 1er texte : il ne *consentit à*

²⁸ 1er texte : *les* missionnaires

²⁹ 1er texte : *quand* il

³⁰ 1er texte : *que non seulement*

³¹ 1er texte : un mot barré, illisible ; en surcharge : donner

³² 1er texte : (substitué par le texte qui suit) *Qu'il est même arrivé qu'on en convertissait* (en surcharge : *qu'on en* - un mot barré illisible, puis : *vendait aussi*) *une partie, pour avoir de quoi* (les *vêtir*, barré) *leur fournir des vêtements*

l'encourageaient à ne chercher jamais d'autre ressource. Lorsqu'il était dans la communauté de M. de la Barmondière à Paris, ayant besoin d'un habit de dessous, il pria un vertueux laïque nommé M. le Vallier, que le charitable supérieur avait retiré dans sa communauté, d'aller lui en acheter un à la fripperie. «Voilà trente sols, lui dit-il, pour faire cette emplette.» M. le Vallier lui dit qu'il n'aurait pas cet habit pour ses trente sols. «Allez, lui répliqua-t-il, ne vous mettez pas en peine ; si on veut le vendre plus cher, la Providence y pourvoira, et donnez la pièce de trente sols au premier pauvre que vous trouverez.» En effet, le commissionnaire revint et lui dit qu'il ne lui avait rien apporté ; qu'on s'était moqué de lui quand il n'avait offert que trente sols de ce qui valait vingt francs, et que, suivant son intention, il avait donné les trente sols au premier pauvre qu'il avait rencontré dans la rue. «Bon, dit M. Grignon, pendant que vous étiez occupé à me faire cette charité, une personne m'a apporté deux pistoles que voilà ; je vous prie de les porter au marchand pour m'acheter un habit.» Nous omettons bien d'autres traits qui feraient voir quelle était sa confiance dans les soins³³ paternels de celui qui revêt les lys de la campagne et qui³⁴ nourrit les plus³⁵ petits oiseaux, confiance que Dieu récompensa souvent /265/ par des secours qui tenaient du prodige. R les recevait avec des sentiments de reconnaissance qui égalaient la grandeur de la foi qui les lui avait mérités et qui³⁶ concouraient à le pénétrer d'un amour pour Dieu le plus vif et le plus enflammé.

171 - Son amour pour Dieu

Ce feu sacré de l'amour divin se manifestait assez par ses œuvres. Lui seul pouvait lui inspirer tant de saintes entreprises, lui faire surmonter tous les obstacles, l'animer, l'encourager, au milieu des rebuts, des traverses, des ignominies, des persécutions qu'il eut à essayer. Mais cet³⁷ amour, qui semblait se livrer tout entier à l'action, n'en était ni moins affectueux, ni moins tendre, à en juger par le recueillement profond et presque extatique de ses méditations.³⁸ Souvent il l'exhalait en de touchantes aspirations dont on a conservé le souvenir. «Oh ! s'écriait-il, quel malheur ! Dieu n'est point aimé, parce qu'il n'est point connu.» Accoutumé à s'occuper de Dieu lors même qu'il

³³ 1er texte : *combien il se confiait aux soins*

³⁴ 1er texte : et *les*, puis trois lettres barrées, illisibles

³⁵ 1er texte : *nourrit les oiseaux*

³⁶ 1er texte : *qui l'enflammaient*; en surcharge : *le pénétraient*

³⁷ 1er texte : *cette*

³⁸ 1er texte : remplacé par le membre de phrase qui précède : deux mots barrés, illisibles, puis : *Il s'exhalait souvent en de touchantes (expres(sions), barré) aspirations*

fallait se prêter au commerce des entretiens, il paraissait quelquefois dans une espèce de sommeil, et lorsque ceux qui étaient présents lui demandaient ce qu'il faisait. «J'étais, répondait-il, entre Jésus et Marie. Je croyais que l'un et l'autre étaient dans mon cœur, l'un à la droite, l'autre à la gauche. Je tâchais de leur témoigner ma reconnaissance de la visite qu'ils me faisaient.» Ceux qui l'ont accompagné dans ses missions ont rapporté³⁹ qu'ils l'ont souvent entendu dire en chaire : «Ah ! pécheur ! ah ! pécheur ! si tu savais combien Dieu est bon, et combien il est aimable, tu ne l'offenserais jamais. Le plus grand des malheurs, c'est de ne vous pas connaître, ô mon Dieu ! et le plus grand des supplices, c'est de ne vous pas aimer. O mon doux Jésus faites que je vous aime toujours de plus en plus.»

«Il me serait impossible, dit un prêtre qui a vécu avec lui, de répéter toutes les édifiantes paroles que je lui ai entendu prononcer pendant ses oraisons. Je ne saurais dire au vrai combien il faisait d'oraison par jour. Je crois que le nombre était indéterminé. Outre celle que nous faisons ensemble, je l'ai vu en faire une avant de dire la sainte messe, et une après l'avoir dite, celle-ci lui servait d'action de grâces, et une avant de prêcher. Il pouvait par conséquent en faire cinq par jour pendant ses missions, ou plutôt son esprit était /266/ occupé continuellement de Dieu et uni à Dieu.

Je l'ai quelquefois trouvé dans sa chambre la face prosternée contre terre et les bras en croix. Hors le temps des missions, je l'ai entendu nombre de fois se lever vers minuit pour faire oraison, après s'être donné une sanglante discipline, et cette oraison durait longtemps ; car après avoir bien dormi, je l'entendais encore soupirer et parler de temps en temps à voix basse. J'ai souvent été obligé de l'aller chercher pour prêcher, parce qu'il tardait trop à venir. Je le trouvais dans sa chambre, toujours à genoux, les mains jointes, ayant devant lui un crucifix et sa petite statue de la sainte Vierge. J'avais beau lui parler et lui dire que le peuple l'attendait, il ne me répondait rien. Il ne remuait pas plus qu'une statue inanimée. J' e lui disais même quelquefois par impatience : Etes-vous mort ou en vie ? Il était quelquefois plus d'une demi-heure à venir après que je l'avais averti.»

Monsieur Crebron, curé de Lude, qui a demeuré longtemps à Paris avec lui, dit :⁴⁰ «Il paraissait si égal et si recueilli dans toutes ses actions que je suis persuadé qu'il ne perdait jamais Dieu de vue. Je fus un jour de dimanche, sur les dix heures du matin, pour lui demander quelques cahiers dont j'avais

³⁹ 1er texte : ont *assuré*

⁴⁰ 1er texte : dit *qu'il* paraissait

besoin. Je crois qu'il était en oraison, car lorsque je frappai à la porte de sa chambre et qu'il vint m'ouvrir, son visage me parut lumineux et tout rayonnant, mais d'une lumière plus que naturelle. Je passais souvent la récréation avec lui. Son plus grand plaisir était d'y parler de Dieu et de la sainte Vierge, et il en parlait d'une manière si édifiante, qu'on ne le quittait point sans se sentir animé de zèle et de ferveur. Il était gai dans les récréations⁴¹ ; mais sans distraction et il était aisé de voir à ses manières et à sa conduite que l'amour de Dieu l'occupait infiniment plus que tous les jeux auxquels on se divertissait.»

Le Père de la Tour, jésuite, son confesseur, dit que «sa vie était un /267/ recueillement continuel, qu'il avait un don sublime d'oraison et de contemplation.»

Enfin son union avec Dieu était si étroite, qu'un frère qui était à sa suite⁴² nous a dit «qu'au milieu des rues, dans les campagnes, dans les chemins, il s'arrêtait tout à coup, les yeux levés au ciel et dans des transports d'amour de Dieu qui l'empêchaient de faire attention à ce qui se passait autour de lui, marchant dans l'eau, dans la boue sans s'en apercevoir.» Toujours il commençait ses lettres par ces paroles : «Que le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs», ou par celles-ci : «Vive Jésus ! Vive sa croix ! », ou par ces deux mots qui étaient comme sa devise : Dieu Seul !

172 - Sa conformité à la volonté de Dieu

De cet ardent amour pour Dieu naissait une parfaite conformité à sa divine volonté. Les événements les plus inopinés ne paraissaient faire aucune impression sur lui et, soit qu'ils fussent fâcheux ou agréables, on ne le voyait ni plus gai, ni plus triste. Vouloir tout ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut, c'était l'état habituel de son âme. Rien ne touche plus sensiblement que le bon ou mauvais succès dans les entreprises. On eût dit⁴³ que les siennes lui étaient étrangères. Il réussissait souvent au-delà de ses espérances ; d'autres fois, des événements imprévus l'arrêtaient tout à coup. Dans ces différentes positions, son esprit était également tranquille, et peut-être personne n'a mieux su mettre en pratique ce qu'il faisait chanter : «Dieu fait tout, ou le permet ; c'est pourquoi tout me satisfait.» Un de ses amis, étant allé le voir dans le temps de la destruction de son calvaire de Pontchâteau : «Si la chose dépendait de moi, lui dit-il, ce calvaire subsisterait autant que le monde ; mais

⁴¹ 1er texte : les *conversations*

⁴² 1er texte : *qu'au rapport d'un frère, qui était à sa suite, il lui arrivait de s'arrêter*

⁴³ 1er texte : que *celles de M. de M(ontfort)*

comme elle dépend immédiatement de Dieu, que sa volonté soit faite, et non pas la mienne. J'aimerais mieux, o mon Dieu ! mourir mille fois, s'écriait-il, en levant les mains et les yeux au ciel que de m'opposer jamais à votre sainte volonté.» /268/

Il est des afflictions qui naissent⁴⁴ des sentiments que l'auteur même de la nature a imprimés en nous. Les saints y sont ordinairement plus sensibles parce que la vertu perfectionne en eux les qualités du cœur, et que personne ne connaît mieux⁴⁵ les droits du sang et es devoirs de l'amitié. M. de Montfort sut également les soumettre à la volonté du souverain Maître. «Un jour, dit un des prêtres qui travaillaient avec lui, comme nous dînions, on lui apporta une lettre ; après l'avoir lue, il leva les yeux au ciel et dit ces paroles : *Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Damini benedictum*, c'est à-dire : Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, que le nom⁴⁶ du Seigneur soit béni ! (Job. I. 2 1). Je le priai de me faire part des nouvelles qu'il venait d'apprendre, et il me dit : «C'est la mort de mon père, je le recommande à vos prières», et il continua ensuite son repas, sans donner aucune marque de tristesse.»

Un homme aussi mortifié pouvait bien⁴⁷, en effet, continuer son repas, malgré l'amertume qu'il étouffait dans son cœur. Accoutumé à ne voir dans l'usage des aliments qu'une servile nécessité de soutenir le corps, il lui était égal qu'il les prît avec répugnance ou avec goût. Son goût était même toujours le premier sacrifice qu'il faisait à Dieu, en lui offrant la nourriture qu'il allait prendre. Toujours il avait à ses côtés un pauvre dégoûtant dont il buvait le reste et à qui il donnait ce qu'on lui servait de meilleur. On ne doit donc pas être surpris de ne le pas voir laisser la table dans une circonstance où il lui eût été plus avantageux de la laisser. Il ne fit alors qu'offrir à Dieu un sacrifice plus méritoire, et sa douleur ne servit qu'à favoriser le désir ardent qu'il avait de mortifier les sens et la nature. Je lui demandai le lendemain, dit encore⁴⁸ le même⁴⁹ prêtre, pourquoi il avait paru si insensible à la mort de son père. Il me répondit que le péché véniel était un plus grand mal /269/ que la destruction de l'univers. Qu'il valait mieux pleurer le péché que la perte de tous ses parents, parce qu'il était inutile et même très dangereux de s'opposer à la volonté de Dieu.»

⁴⁴ 1er texte : qui *prennent leur sour*(ce)

⁴⁵ 1er texte : *n'éprouve* mieux

⁴⁶ 1er texte : que le *nom*, barré puis repris

⁴⁷ 1er texte : un mot ou deux barrés, illisibles ; en surcharge : pouvait bien

⁴⁸ 1er texte : *continue*

⁴⁹ 1er texte : des lettres barrées, illisibles

173 - Sa douceur

Un homme si soumis à cette volonté suprême ne pouvait manquer d'avoir la douceur en partage. M. Grignion se distingua si fort par cette vertu qu'on eût dit⁵⁰ qu'elle n'était en lui que l'effet d'un heureux caractère⁵¹. Cependant, il était⁵² né avec un penchant tout opposé, et on lui a entendu dire «qu'il avait plus de peine à vaincre sa vivacité et la passion de la colère que toutes les autres ensemble, et que si Dieu l'eût destiné pour le monde il aurait été le plus terrible homme de son siècle.» Ce ne fut donc que par une violence continuelle et des efforts incroyables qu'il acquit cette douceur⁵³ dont nous avons remarqué⁵⁴ des traits si frappants dans sa vie.⁵⁵ Elle se manifestait dans tout son extérieur. Elle était peinte sur son visage. Elle charmait dans ses conversations, et tous ceux qui avaient à vivre ou à traiter avec lui en étaient enchantés.

Elle éclatait jusques dans les occasions où⁵⁶ il semble qu'il aurait dû se montrer dur et sévère. A la fin d'une mission, un des frères qu'il avait avec lui s'enfuit, pendant la nuit, et lui emporta quarante écus, qu'on lui avait mis en main et qu'il devait distribuer aux pauvres de la paroisse. Un autre frère courut après le fugitif et le ramena au serviteur de Dieu, qui, loin de le traiter durement, comme il le méritait, le reçut avec une douceur angélique, lui fit une exhortation si tendre et si touchante qu'il lui avoua sa faute, la pleura amèrement et lui demanda sa grâce. M. de Montfort la lui accorda de tout son cœur et lui donna même de l'argent pour le conduire chez lui, où il a toujours mené depuis une conduite fort chrétienne.

Cette douceur, qui avait pour modèle la douceur même de Jésus-Christ, il l'exerçait surtout à l'égard des pécheurs qui s'adressaient à lui pour le sacrement de la réconciliation. /270/ Il les recevait avec bonté, les écoutait

⁵⁰ 1er texte : M. de Montfort pratiqua cette vertu dans un si haut degré de perfection qu'on eût dit

⁵¹ 1er texte : heureux tempér(ament)

⁵² 1er texte : il était d'un tempér(ament)

⁵³ 1er texte : qu'il surmonta ce naturel vif et bouillant

⁵⁴ 1er texte : dont nous avons vu

⁵⁵ 1er texte : (remplacé par les trois phrases qui suivent) Il fit plus et, à l'exemple de plusieurs saints, après s'être rendu maître d'un naturel vif et bouillant, dans tout ce qui pouvait être contraire à l'esprit de l'évangile, il sut le faire servir avec avantage à (un mot barré, illisible) procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes

⁵⁶ 1er texte : où il aurait dû se

avec patience, les encourageait à déclarer leurs péchés avec cette charité ingénieuse qui adoucit la confusion et se concilie la confiance. Il croyait ne pouvoir mieux leur faire sentir ce qu'ils avaient à craindre de la justice divine qu'en leur témoignant la vive compassion avec laquelle il s'attendrissait sur leur état. Ses sentiments pour eux étaient ceux d'un père qui ne, suit que le mouvement de sa tendresse pour voler au secours d'un fils en danger, ou qui craint de ne décourager par une conduite trop sévère un fils désobéissant qui veut rentrer dans le devoir. «J'aimerais mieux, disait-il, souffrir en purgatoire pour avoir eu trop de douceur pour mes pénitents, que pour les avoir traités avec une sévérité désespérante.»

La douceur qui n'est pas l'effet de la vertu est sujette à se démentir dans les moments de peines et de souffrances. Celle de M. de Montfort ne connut jamais ces sortes⁵⁷ de vicissitudes. Jamais⁵⁸ l'impression de la douleur n'altéra la paix de son âme. On a vu avec quel héroïsme de patience et quel air de sérénité il souffrit les douloureuses opérations qu'on lui fit dans la grande maladie qu'il eut à La Rochelle. Quoique d'une forte constitution, il⁵⁹ ressentait souvent des coliques très violentes, des douleurs⁶⁰ de côté à ne pouvoir respirer, des maux de tête à ne pouvoir ouvrir les yeux.

Il est bien rare que l'égalité d'humeur se soutienne dans de semblables positions. M. de Montfort n'y faisait voir⁶¹ qu'une édifiante⁶² soumission et même un contentement très sensible. Il priait Dieu ou chantait des cantiques. Lorsqu'on lui demandait comment il se portait, «Je me porterais bien, répondait-il⁶³ avec sa gaieté ordinaire, si je pouvais me lever.» Enfin⁶⁴, quelque malade qu'il fût, il laissa toujours à ceux qui le gouvernaient le soin de le plaindre et ne prit pour lui que le soin de les consoler /271/ et de les édifier.

174 - Son amour des croix

⁵⁷ 1er texte : lettres barrées, illisibles

⁵⁸ 1er texte : Jamais *il ne perdit*

⁵⁹ 1er texte : il *était* sujet à

⁶⁰ 1er texte : *et des maux*

⁶¹ 1er texte : n'y faisait *apercevoir*

⁶² 1er texte : une édifiante *gaieté* et *une joie*

⁶³ 1er texte : *repond(ait)*, barré puis repris

⁶⁴ 1er texte : *Et* quelque malade

On n'a pas de peine à être patient et doux quand on en est venu jusqu'à aimer et désirer la croix⁶⁵. M. de Montfort les aima, les désira⁶⁶, et l'on peut dire que Dieu se plaisait à satisfaire son attrait et ses désirs.

Plus ses croix étaient pesantes, plus il trouvait⁶⁷ de joie à les porter. On pouvait même connaître quand il en avait essuyé quelque-une de bien rude, car il paraissait ce jour-là d'une gaieté extraordinaire. On rend à Dieu des actions de grâces après d'heureux succès. M. de Montfort mettait les croix au même rang, et sa coutume était de réciter le Te Deum, lorsqu'il lui était arrivé quelque mortification. On peut juger par ce qu'on a vu combien de fois il devait avoir ce sacré cantique à la bouche. Dans les occasions où il avait eu plus à souffrir, il invitait tous ses amis à remercier Dieu pour lui et avec lui. Il faisait tous les jours des prières et en faisait faire pour tous ceux qui lui procuraient des humiliations et des peines. Il les aimait tendrement et il se serait sacrifié pour⁶⁸ eux.

Ayant été faire une mission dans le diocèse de Nantes, par ordre de M. l'abbé Barin, vicaire général, le curé de la paroisse et tous les paroissiens de concert avec lui se déclarèrent les ennemis du saint missionnaire. Ils lui dirent mille injures et lui firent des insultes très outrageantes. Malgré tout cela, avant de sortir de la paroisse, il alla dire adieu au curé, lui parla avec une douceur la plus capable de le toucher, lui demanda mille et mille pardons pour les prétendus sujets de chagrin qu'il lui avait pu donner. «Je vous assure, lui dit-il, Monsieur, en l'embrassant tendrement, que je prierai toute ma vie le Seigneur pour vous. Je vous ai trop d'obligation pour ne jamais vous oublier. Je m'estimerai trop heureux si je pouvais trouver quelque occasion de vous rendre service.» Une personne de piété, qui avait⁶⁹ été témoin de toutes les injures que le curé lui avait dites, en informa monsieur l'évêque de Nantes. /272/ Mais le serviteur de Dieu, l'ayant su, la blâma fort et lui dit que les affronts, qu'il avait soufferts en cette mission, attireraient la bénédiction de Dieu sur les ouvriers et sur les peuples.

Dans une autre mission, M. de Montfort s'associa un religieux pour y travailler avec lui. Pendant un mois qu'elle dura, ce religieux discole ne cessa de le calomnier de la manière du monde la plus cruelle et la plus ignominieuse, disant partout qu'il vendait les sacrements, qu'il était un des plus zélés

⁶⁵ 1er texte : jusqu'à *désirer*, à *recher*(cher) les croix

⁶⁶ 1er texte : les *désirs*, les *recherches*

⁶⁷ 1er texte : plus il *sentait*

⁶⁸ 1er texte : pour *le curé de la paroisse*

⁶⁹ 1er texte : *ayant été*

sectateurs de Simon, et osait assurer sur sa vie qu'il était sorcier. Un prêtre, qui était témoin de ce déchaînement scandaleux, crut être obligé en conscience d'en avertir M. de Montfort, et lui fit même de fortes Distances pour l'engager à congédier l'impudent calomniateur. Mais l'homme de Dieu, bien loin de suivre son avis, le comblait d'honnêtetés, lui donnait mille témoignages d'amitié, le faisait placer à table à sa droite, ce que celui-ci ne refusait point, ne craignant sans doute aucun maléfice de son prétendu sorcier non plus que les reproches qu'il méritait si justement ; mais que le saint homme lui épargna toujours, jusqu'à lui laisser même ignorer qu'il eût connaissance de tout ce qu'il débitait contre lui.

Lorsqu'on lui proposait plusieurs missions à faire, il choisissait toujours celle où il croyait recevoir⁷⁰ plus de croix. En faisant⁷¹ la mission de Vertou, à laquelle Dieu donna toutes sortes de bénédictions, un soir après la prière il prit par la main ce même prêtre si zélé pour sa défense et le conduisit dans sa chambre. «Je lui demandai, dit-il, ce qu'il souhaitait. Il me parut si affligé que je crus qu'il lui était arrivé quelque grand malheur. Il me dit en soupirant, mais d'une manière si triste qu'il me glaça le cœur : «Mon cher ami, que nous sommes mal ici.» Point du tout, lui répondis-je, ou irions-nous pour être mieux ? Nous avons tout à souhait et tout en abondance. «C'est que nous sommes ici trop à /273/ notre aise, me répliqua-t-il ; notre mission sera sans fruit, parce qu'elle n'est pas fondée ni appuyée sur la croix. Nous sommes ici⁷² trop aimés, voilà ce qui me fait souffrir. Point de croix ! Quelle croix ! Quelle affliction pour moi ! J'ai dessein de finir cette mission demain, que vous en semble, mon cher ami ? Ne serions-nous pas mieux en une autre paroisse à porter la croix de Jésus-Christ, notre cher Maître, que d'être ici sans rien souffrir ? » - Je lui répondis : «Si vous n'avez pas de croix ici ce n'est pas notre faute. Voilà peut-être la première mission où elles vous ont manqué⁷³. Il eut la bonté de me croire. Nous la finîmes et Dieu y répandit ses grâces et ses bénédictions.»

Toutes ses lettres, ses écrits, ses discours ne respiraient que la croix. Voici comme il s'en explique dans une lettre à une religieuse du Très Saint Sacrement de Paris. «Ah ! que votre lettre est divine, puisqu'elle est remplie des nouvelles de la croix, hors de laquelle, quoique la nature et la raison en disent, il n'y aura jamais ici-bas, jusqu'au jour du jugement, aucun véritable plaisir, ni aucun solide bien..... Votre âme porte une croix grosse, large et pesante. Oh ! quel

⁷⁰ 1er texte : il croyait *avoir*

⁷¹ 1er texte : *celle* de Vertou

⁷² 1er texte : *ici*, barré puis repris

⁷³ 1er texte : une ou plusieurs lettres barrées, illisibles

bonheur pour elle ! Qu'elle ait confiance, si Dieu tout bon continue de la faire souffrir, qu'il ne l'éprouvera pas au-dessus de ses forces. C'est une preuve qu'elle en est assurément aimée. Je dis assurément ; car la meilleure marque qu'on est aimé de Dieu, c'est quand on est haï du monde et assailli de la croix, c'est-à-dire de privations des choses les plus légitimes, d'opposition à nos volontés les plus saintes, d'injures les plus atroces et les plus touchantes ; de persécutions et de mauvaises interprétations de la part des personnes les mieux intentionnées et de nos meilleurs amis..... Mais, pourquoi vous dis-je ce que vous savez mieux que moi par le goût et l'expérience que vous en avez ? Ah ! si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une ; car c'est en cette aimable croix qu'est renfermée la Sagesse /274/ véritable, que je cherche jour et nuit avec plus d'ardeur que jamais. Ah ! bonne croix, venez à nous, à la plus grande gloire du Très-Haut: c'est ce que mon cœur dit souvent, malgré mes faiblesses et mes infidélités. Je mets, après Jésus notre unique amour, toute ma force dans la croix. Je vous prie de dire à N. que j'adore Jésus-Christ crucifié en elle, et je prie Dieu qu'elle ne se souvienne d'elle-même que pour s'offrir à des sacrifices encore plus sanglants.»

Dans une autre lettre qu'il écrivit aussi à une religieuse, il lui parle en ces termes : «Que vous dirai-je, ma chère mère, pour répondre à la vôtre ? Sinon ce que l'Esprit-Saint nous dit tous les jours : Amour de la petitesse et de l'abjection, amour de la vie cachée, du silence, sacrificateur muet de Jésus-Christ au saint Sacrement ; amour de la croix. Je suis contredit en tout. Je suis captif. Remerciez pour moi le bon Dieu des petites croix qu'il m'a données proportionnées à ma faiblesse.»

Ces croix, que M. de Montfort disait être petites, eussent paru bien grandes à tout autre qu'à lui et leur continuité demandait une patience⁷⁴ bien persévérante. Il est presque incroyable combien il a essuyé de contradictions, de mépris, d'injures, de persécutions⁷⁵. Plusieurs évêques, après l'avoir appelé dans leurs diocèses, l'ont interdit sur les plaintes qu'on leur faisait de ses prétendues imprudences et indiscretions. Les dépositaires de leurs pouvoirs, sans égard pour le caractère dont il était revêtu comme eux, l'ont traité d'ignorant, d'hypocrite, de vagabond.

⁷⁴ 1er texte : (substitué par celui qui précède) *Mais cet ardent amour de la croix se fait encore mieux apercevoir dans la lettre qu'il écrivit, de Paris, à sa sœur à Rambervilliers le 15 août 1713*

⁷⁵ 1er texte : *en tout genre*

Il a eu des croix dans tous les temps ; il en a trouvé dans tous les lieux : à Paris, à Poitiers, à Rennes, à Nantes, à Saint-Malo, à Saint-Brieuc, à La Rochelle⁷⁶, à Saintes, à Luçon, et dans plus de deux cents missions qu'il a faites dans tous ces diocèses. On l'a vu insulté, maltraité, frappé de la manière la plus outrageante, sans que le ministère public ait paru donner la moindre attention à des violences si dignes de châtement. Le saint prêtre les souffrait avec une patience que le seul amour de la croix était capable d'inspirer. Aussi, partout /275/ il exaltait la croix et lui faisait honneur. Il érigeait, tant qu'il pouvait, des confréries de la croix dans ses missions. Il faisait planter la croix sur les lieux les plus imminents. E composait et faisait chanter des cantiques en l'honneur de la croix. Il fit un ouvrage qu'il intitula : *Lettre circulaire aux amis de la croix*, où il n'enseigne et ne prescrit que ce qu'il pratiquait lui-même. Ceux qui le connaissaient plus particulièrement ne pouvaient assez admirer qu'il fut ainsi avide et en⁷⁷ quelque sorte insatiable de croix. «Il y a onze⁷⁸ à douze ans que je fus à Rennes, dit M. Blain dans un mémoire, j'entretins longtemps le Père Descartes au sujet de M. de Montfort. Il me parla avec admiration de son amour pour les croix et de sa fermeté à les soutenir. Les plus grandes, me dit-il, sont pour cet homme-là comme une paille jetée dans un grand feu, qui y est dévorée à l'instant.»

175 - Ses austérités

Accoutumé à recevoir avec joie les mortifications qui affligent l'esprit, il était encore saintement ingénieux à faire usage de celles qui crucifient la chair. Tout le monde avoue qu'en ce genre sa vie a quelque chose d'extraordinaire, eu égard au ministère évangélique auquel il s'était consacré. Eût-il mené une vie sédentaire, ses austérités auraient⁷⁹ encore paru excessives. Il s'était tellement exercé à faire usage de la discipline, qu'il lui arrivait de la prendre jusqu'à cinq fois par jour. Il se levait souvent la nuit, même pendant l'hiver, lorsqu'il gelait très fort, allait dans des jardins ou autres lieux à l'écart et se déchirait⁸⁰ avec une sorte de cruauté⁸¹. On l'a surpris⁸² quelques fois dans des fossés, où il se flagellait horriblement⁸³.

⁷⁶ 1er texte : *et La Rochelle*, barré puis repris

⁷⁷ 1er texte : *et pour*

⁷⁸ 1er texte : il y a *dix*

⁷⁹ 1er texte : *eûssent* encore

⁸⁰ 1er texte : se déchirait *là*

⁸¹ 1er texte : une sorte *d'inhumanité*

⁸² 1er texte : On l'a *trouvé*

⁸³ 1er texte : *très cruellement*

La discipline dont il se servait était armée et hérissée de pointes de fer. On l'a souvent trouvée teinte de sang dans les endroits où il l'avait cachée⁸⁴. Le motif de ces macérations était⁸⁵ ordinairement d'obtenir la conversion des pécheurs et des grâces pour ses ennemis. Aussi on lui entendait dire en se frappant : «Seigneur /276/ pardonnez, s'il vous plaît, à mes ennemis. Ne leur imputez point ce qu'ils font, et ce qu'ils disent contre moi. Seigneur, convertissez les pécheurs de cette paroisse, faites leur à tous miséricorde. Punissez-moi, châtiez-moi tant qu'il vous plaira, je le mérite, mais de grâce, épargnez-les.» Il faisait aussi cette pratique de pénitence pour que Dieu lui accordât de toucher le cœur de ses auditeurs, et elle prenait une partie du temps⁸⁶ pendant lequel il se recueillait pour monter en chaire.

Il se ceignait les reins d'une chaîne de fer hérissée de pointes. Il portait des bracelets, aussi à pointes de fer très aiguës. Il avait jour et nuit sur la poitrine un cœur de fer en forme de rape très piquante. Un jour, sortant de chaire, il s'évanouit. On le déshabilla pour le soulager et on lui trouva cet instrument de pénitence, qu'on ne manqua pas de lui ôter. Revenu à lui, et l'ayant aperçu entre les mains d'un des assistants, il lui dit ces paroles : *Ego dormio, et cor meum vigilat*, c'est-à-dire : «Je dors et mon cœur veille.» Il ne couchait jamais que sur quelques poignées de paille étendues à terre⁸⁷, tout au plus sur une paillasse ou quelques sarments. Son sommeil était très court, se couchant pour l'ordinaire à onze heures ou minuit, et se levant en tout temps à quatre heures. Il jeûnait régulièrement les mercredis, les vendredis et les samedis. Il était très sobre dans ses repas ne mangeant ordinairement que d'un seul mets, et choisissant toujours ce qui était le moins ragoûtant. Il ne buvait point de vin pur ; il y mettait au moins la moitié d'eau, et il faisait si peu d'attention à ce qu'il buvait, qu'un prêtre, étant à côté de lui à table, le vit boire une tasse de vinaigre mêlé d'eau, sans s'en apercevoir, et lui ayant demandé ensuite si ce vin était bon il lui /277/ répondit qu'il l'avait trouvé bon. Il avait l'adresse de glisser quelquefois de l'absinthe dans son potage pour en ôter le goût

Quoiqu'il menât une vie très sainte, et qu'au rapport de ses confesseurs il n'eût pas perdu l'innocence de son baptême, il se croyait pourtant le plus grand pécheur⁸⁸ du monde et se punissait en toutes sortes de manières.

⁸⁴ 1er texte : il *la cachait*

⁸⁵ 1er texte : était *le plus* (souvent)

⁸⁶ 1er texte : *qu'il destinait à se préparer*

⁸⁷ 1er texte : *ou* tout au plus

⁸⁸ 1er texte : le plus grand *des pécheurs*

Lui arrivait-il de tomber dans quelques-unes de ces tes légères presque'inévitables à la fragilité humaine, il se prosternait dans sa chambre, la face contre terre, et restait souvent⁸⁹ plus de demi-heure dans cette posture gênante et humiliante. Il n'était pas jusqu'à ses voyages qui ne fûssent pour lui un exercice de pénitence. Il les faisait à pied, tête nue, quelque temps qu'il fit, ayant un crucifix attaché par des vis au bout de son bâton pour ne pas perdre de vue⁹⁰ Jésus-Christ crucifié et pénitent.

176 - Son humilité

Il n'était pas moins attentif à le considérer comme le modèle de la parfaite humilité. On en peut juger par la manière dont il a souffert les humiliations, les mépris, les outrages même, dont le détail fait presque toute l'histoire de sa vie. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que quelqu'humilié qu'il fût, il était très vivement persuadé qu'il ne l'était pas encore autant qu'il méritait de l'être et que ces traitements, qu'on n'a pu lire qu'avec une sorte d'indignation, il les regardait comme rien et même comme des grâces, en comparaison de ceux dont il se croyait digne. Il eût voulu être regardé comme la balayure du monde. Le titre sacré de ministre de J.-C. ne lui paraissait qu'un nouvel engagement à partager ses opprobres et ses ignominies. Jamais il n'eût été revêtu de ce titre auguste, si l'on n'eût pas fait une espèce de violence à son humilité. Ce qui prouve que cette vertu était véritablement fondée sur le peu d'estime qu'il faisait de lui-même, c'est la prompte docilité avec laquelle il se soumettait /278/ aux ordres humiliants⁹¹ des supérieurs qui, quelquefois étaient les premiers à se reprocher de s'être laissés tromper ou prévenir. Il savait même soumettre sa volonté à celle de ses inférieurs, et il lui est arrivé de consulter les frères qu'il avait avec lui sur des choses qui n'étaient point⁹² au-dessus de leur sphère et de préférer leur avis au sien. Selon lui, il ne faisait jamais aucun bien. Cependant, comme il s'en fallait de beaucoup qu'on ne pensât comme lui, il était souvent dans le cas d'entendre bien des choses qu'on disait à son avantage. Alors une modeste rougeur lui montait au visage. Il paraissait troublé, déconcerté. Quelquefois il marquait sa peine avec une sévérité qui imposait silence. Quand on lui disait qu'il avait beaucoup d'ennemis, il répondait : «qu'il ne connaissait d'ennemis au monde que ceux qui le flattaient, et qu'il regardait comme ses meilleurs amis ceux qui lui procuraient des

⁸⁹ 1er texte : *dans cette posture*

⁹⁰ 1er texte : *Jc*

⁹¹ 1er texte : *humiliants*, dernières lettres barrées puis reprises

⁹² 1er texte : *qui ne regardaient*

humiliations et des croix.» Il pouvait se flatter à ce titre d'être l'homme le plus aimé qui fût au monde.

177 - Sa soumission aux volontés et aux avis de ses supérieurs⁹³

De cette vertu d'humilité naissait, comme de sa source, cette aveugle docilité aux volontés de ceux que la Providence lui avait donnés pour supérieurs, ou qu'il avait lui-même choisis pour guides. Voici de quelle manière en parle M. Blain dans un de ses mémoires.

«M. de Montfort, dit-il, s'est soumis toute sa vie à la conduite⁹⁴ des plus sages et des plus pieux directeurs. Dans le séminaire et hors le séminaire, il a été un modèle vivant de la plus exacte régularité. Il a toujours cherché et suivi les avis de ses supérieurs et n'a jamais agi contre ce qu'il a su être leur volonté. C'est ce que j'ai toujours vu, moi qui l'ai connu à fond plus que personne... Etant écolier, il avait choisi pour père spirituel le P. Descartes jésuite, célèbre directeur à Rennes, homme fort éclairé et qui avait un grand fond de spiritualité aussi bien que la conduite d'un grand nombre de personnes /279/ des plus spirituelles. Ce père regardait M. de Montfort comme un saint et un homme extraordinaire ...

»

«M. de la Barmondière, ce saint curé de Saint-Sulpice, dont la mémoire est en bénédiction, succéda au Père Descartes dans la direction de M. de Montfort, et je puis dire qu'il le conduisit comme un enfant, et qu'il le trouva pleinement docile et soumis à ses avis. M. de Montfort ne voyait que par ses yeux et n'agissait que par ses ordres, et quoique son attrait le portât à un silence continuel et à une retraite entière, pour se livrer sans mesure à la communication avec Dieu, il le sacrifia à l'obéissance qui ne lui permit pas de se retirer des récréations communes, qui lui étaient à charge parce qu'elles semblaient le distraire de son application à Dieu, en le faisant entrer en commerce avec les créatures. Il n'avait pas moins d'attrait pour les austérités, et celles que l'obéissance lui permettait étaient extrêmes ; mais je puis dire que celles qu'elle lui interdisait étaient sans comparaison plus grandes. S'il eût été tenté de mettre des bornes à son obéissance, c'eût été sans doute sur cet article ; mais il a toujours soumis à l'esprit d'obéissance celui de pénitence qui le dévorait. Il n'a jamais rien fait au préjudice de cette maîtresse des vertus. Ce n'est pas assez dire ; il a consacré par ses ordres tous les genres de

⁹³ 1er texte : *Sa docilité à se laisser conduire*

⁹⁴ 1er texte : *à la conduite de ses directeurs*

mortification dont il affligeait son corps. Il m'a dit⁹⁵ assez souvent à ce sujet que Dieu, dans les derniers siècles, inspirait d'extrêmes désirs de pénitence que l'obéissance ne permettait pas de faire ; que l'âme se trouvait ainsi dans un nouveau genre de martyre, sollicitée entre les désirs ardents de pénitence d'une part, et les règles d'obéissance de l'autre qui les arrête et les bride.»

M. Bouin, ce séraphin sur la terre qui eut, après la mort de M. de la /280/ Barmondière, la direction de M. de Montfort, le regardait du même œil, et c'est de sa propre bouche que j'ai entendu sortir l'éloge de l'obéissance de ce fervent séminariste⁹⁶. En voici l'occasion⁹⁷. La pénitence et les austérités de M. de Montfort faisaient beaucoup de bruit dans le séminaire ;⁹⁸ car il faisait en⁹⁹ ce genre, comme dans celui de l'oraison et du recueillement, le désespoir des plus fervents qui le trouvaient inimitable...¹⁰⁰ Les séminaristes s'entretenant donc ensemble devant M. Bouin des grandes pénitences de M. de Montfort, quelques-uns dirent qu'elles pourraient bien un jour être suivies d'un extrême relâchement, comme il était arrivé à M.xxx, dont l'exemple récent touchait fort et apprenait¹⁰¹ que la seule voie sûre est celle de l'obéissance..... Mais M. Bouin prit au moment la parole, et en ces-deux mots en donna la différence : «S'ils sont semblables, dit-il, dans la pratique de la pénitence, ils ne le sont pas dans celle de l'obéissance. Le premier était un opiniâtre, et celui-ci est obéissant.»

«Après la mort de M. Bouin, M. de Montfort pria M. Leschassier de se charger de sa direction¹⁰². Ce digne supérieur des séminaires¹⁰³ de Saint-Sulpice l'a étudié à fond pour éprouver son obéissance, a éprouvé son esprit et l'a fait éprouver en toutes les manières possibles. Je sais qu'il a pris M. Grignon dans tous les sens, si je puis ainsi parler, et qu'il lui retirait souvent ce qu'il lui avait accordé, retranchait, diminuait de ses oraisons, de ses pénitences et de ses exercices de piété. Pour tout ce que le fervent pénitent paraissait avoir goût, le directeur éclairé dans la voie des saints paraissait indifférent. Un des articles du règlement du séminaire de Saint-Sulpice porte qu'il faut, au moins tous les mois, rendre compte de son intérieur à son directeur ou à son supérieur. M. de

⁹⁵ 1er texte : *Je me souviens* qu'il m'a dit

⁹⁶ 1er texte : ce fervent *disciple*

⁹⁷ 1er texte : (remplacé par le précédent) *Comme ses austérités*

⁹⁸ 1er texte : *il faisait* le désespoir

⁹⁹ 1er texte : *dans ce genre*

¹⁰⁰ 1er texte : *Un jour, s'entretenant donc*

¹⁰¹ 1er texte : *apprenait*, barré puis repris

¹⁰² 1er texte : de sa *conduite*

¹⁰³ 1er texte : *du séminaire*

Montfort¹⁰⁴, si zélé pour sa perfection, ne souhaitait rien plus que de se rendre exact à cette règle... Il ne manquait pas de venir non seulement une fois mais aussi plusieurs fois dans le mois manifester son intérieur à M. Leschassier, mais souvent il n'en était pas écouté ; quelquefois il en était rebuté et repoussé. Le sage directeur tenait ainsi en /281/ suspens, quelquefois plusieurs mois de suite, M. Grignon toujours prêt à lui rendre compte et toujours renvoyé quand il venait le faire. J'ai vu en cette rencontre M. de Montfort assez mortifié ; ce qui l'obligeait de s'abandonner à Dieu et de ne se reposer que sur lui, et sans rien relâcher du désir de la perfection se détacher des moyens qui y conduisent, et de ceux-là même qui paraissent les plus nécessaires et les plus usités dans l'Eglise, ne s'en servir que dans l'esprit de Dieu sans y mêler rien d'humain et de naturel ; et c'est sans doute à quoi tendait la conduite d'un directeur si au fait des voies spirituelles.»

Tel est le rapport de M. Blain qui, dans la manière dont il parle des voies de Dieu, fait bien voir qu'il était parvenu à s'y connaître.

M. de Montfort, sorti du séminaire et engagé dans les fonctions de l'apostolat, n'en conserva pas moins l'esprit d'obéissance. Nous avons remarqué avec¹⁰⁵ quelle humble docilité¹⁰⁶ et par quels sacrifices il témoigna sa soumission aux¹⁰⁷ supérieurs ecclésiastiques. On l'a vu, au premier signe de leur volonté, abandonner des desseins sagement conduits et sur le point d'être heureusement exécutés. Sans attendre même leurs défenses il cessait les fonctions de son ministère dès qu'il savait qu'elles ne leur étaient plus agréables¹⁰⁸. Il aimait mieux s'exiler de leurs diocèses que d'y travailler contre leur gré, quand il voyait qu'ils ne goûtaient pas ses pratiques ; et si plusieurs en vinrent contre lui à des interdits humiliants, c'est que ses ennemis ne leur laissaient pas le loisir de faire précéder un avertissement charitable, ou que lui-

¹⁰⁴ 1er texte : (substitué par celui qui fait suite : si zélé ... les plus nécessaires) *se rendait exact à cette règle; mais quand il voulait parler à M. Leschassier, le sage directeur ne le voulait pas, le rebutait même et le repoussait, ne paraissant faire aucun cas de ce qu'il lui proposait. Souvent il entendait traiter d'imagination ses sentiments et ses desseins, et on ne lui permettait de les suivre qu'après avoir paru les blâmer ou les avoir méprisés. En un mot, je puis dire que M. Leschassier a pris M. Grignon dans tous les sens, si le puis ainsi parler, et qu'il l'a étudié à fond pour éprouver son obéissance, et qu'il ne l'a jamais trouvé en faute sur cette vertu. Il lui obéissait en tout et ses rudes épreuves n'ont jamais arraché une parole de plainte de sa bouche.*

¹⁰⁵ 1er texte : des lettres barrées, illisibles

¹⁰⁶ 1er texte : Nous avons vu avec quelle soumission

¹⁰⁷ 1er texte : il exécuta les volontés des

¹⁰⁸ 1er texte : et il aimait

même ne leur donnait pas le temps de révoquer un ordre que quelques fois ils n'avaient¹⁰⁹ lâché qu'à regret.

178 - Son zèle pour le salut des âmes

Cependant, ces affligeantes épreuves ne ralentissaient rien de son zèle. Il semble même qu'elles lui donnaient une nouvelle activité. Il se tenait pour lors comme¹¹⁰ assuré que Dieu l'appelait ailleurs¹¹¹ pour y recommencer ses travaux¹¹², et il s'y livrait sans autre crainte que de ne pas remplir le ministère qui lui /282/ était confié¹¹³. Son plus ardent désir, et si l'on peut s'exprimer¹¹⁴ ainsi, son unique passion fut de gagner des âmes à Dieu et d'étendre le royaume de Jésus-Christ.

C'est ce qu'il s'est proposé dans tous les voyages qu'il a entrepris, dans toutes les missions qu'il a données¹¹⁵, dans tous les établissements qu'il a faits ou qu'il a procurés dans différents diocèses. Son penchant le portait à aller prêcher l'évangile dans les Indes ; mais le Pape Clément XI, de qui il voulait tenir sa mission, le décida pour la France. Il se présenta en dix ou douze diocèses pour y exercer ses fonctions apostoliques, sans pouvoir y être reçu. Les fruits¹¹⁶ immenses qu'il fit en plusieurs autres durent¹¹⁷ bien faire regretter aux premiers la perte qu'ils avaient faite en rejetant son ministère. Il avait un talent extraordinaire pour toucher les pécheurs les plus endurcis. On a vu des pénitents coupables des crimes les plus horribles, même dans les professions les plus saintes, répandre à ses pieds des larmes amères en se frappant la poitrine¹¹⁸, et on les a entendus pousser des cris si violents que tous ceux qui se trouvaient¹¹⁹ dans l'église en étaient touchés et attendris. Un homme de qualité, ayant assisté à plusieurs de ses sermons¹²⁰, en avait fait publiquement

¹⁰⁹ 1er texte : ils n'avaient *don*(né)

¹¹⁰ 1er texte : *pour* assuré

¹¹¹ 1er texte : des lettres barrées, illisibles

¹¹² 1er texte : un mot barré, illisible ; en surcharge : travaux

¹¹³ 1er texte : *auquel Dieu l'avait appelé*

¹¹⁴ 1er texte : *si je puis m'exprimer*

¹¹⁵ 1er texte : qu'il a *faites*

¹¹⁶ 1er texte : Les *biens* immenses

¹¹⁷ 1er texte : *durent*, barré puis repris

¹¹⁸ 1er texte : larmes amères *et pousser des cris*

¹¹⁹ 1er texte : qui *étaient*

¹²⁰ 1er texte : (remplacé par le membre de phrase suivant) *s'en était moqué d'une manière très scandaleuse*

des railleries piquantes¹²¹. Peu de temps après il tomba dangereusement malade, demanda le saint missionnaire, lui fit une confession générale avec les sentiments de la plus vive¹²² douleur, et après une réparation publique du scandale qu'il avait donné, il mourut saintement entre ses bras, redevable sans doute de sa conversion aux prières que l'homme de Dieu ne cessait d'offrir pour ses ennemis, et laissant un exemple qu'on ne peut s'empêcher

14ème cayer

de rendre justice à la vertu, lorsque l'on n'a plus d'intérêt à la décrier ou à la méconnaître¹²³.

Le seigneur d'une paroisse, où M. de Montfort donnait la mission, lui était d'abord tellement opposé qu'il ne voulait pas même l'aller entendre et qu'il défendit à ses officiers de lui aider à accommoder les procès. Un jour¹²⁴ /283/ que le saint missionnaire était en chaire, il survint un orage¹²⁵ si terrible, que tous ceux qui étaient dans l'église crurent que le tonnerre¹²⁶ allait les écraser. Alors il interrompit¹²⁷ le fil de son discours et, prenant son crucifix à la main, il dit : «Seigneur, ne permettez pas que vos foudres tombent sur ce peuple qui vous honore. Faites que les ennemis de votre gloire et ceux de la mission en soient tellement épouvantés qu'ils se convertissent. » Dans l'instant le tonnerre tomba sur une métairie appartenant au seigneur de la paroisse et située¹²⁸ près de son château. On fut plusieurs jours sans pouvoir éteindre le feu. Le seigneur, rentrant¹²⁹ en lui-même, vint prier M. de Montfort de demander à Dieu miséricorde pour lui. Le saint homme alla au lieu où était le feu, y fit sa prière, et le feu s'éteignit. Le seigneur profita également du châtement et de la grâce, et depuis ce temps-là il fut si exact à assister aux exercices de la mission que tous les matins il s'y rendait des premiers avec son épouse, et se joignait¹³⁰ à ceux du peuple qui attendaient la porte de l'église à ouvrir.

¹²¹ 1er texte : piquantes *et* (un mot barré, illisible)

¹²² 1er texte : *de la plus vive* (répétition barrée)

¹²³ 1er texte : *de* la décrier ou *de* la méconnaître

¹²⁴ 1er texte : *Etant*; en surcharge : Un jour

¹²⁵ 1er texte : un *tonnerre*

¹²⁶ 1er texte : *la foudre*; puis en surcharge : *le tonnerre*; de nouveau en surcharge : *la foudre*

¹²⁷ 1er texte : *Il continua son discours*

¹²⁸ 1er texte : situé *pr*(ès)

¹²⁹ 1er texte : *rentrant*; lettres finales barrées puis reprises

¹³⁰ 1er texte : *se mêlait*

Lorsque M. de Montfort était arrivé dans une paroisse¹³¹ pour y donner la mission, il s'informait s'il y avait quelques personnes scandaleuses¹³² ; il était assez ordinaire qu'il s'y en trouvât. Alors il demandait le lieu de leur demeure ; il allait les voir, leur parlait avec bonté, retournait leur rendre visite, les prêchait en particulier, et pour peu qu'il vit en elles de dispositions à l'écouter, il continuait cette espèce de mission domestique jusqu'à ce qu'il les vit enfin rentrer en elles-mêmes. On ne saurait dire combien il en a converti par cette sainte pratique. Quand il trouvait de ces pécheurs que le crime a rendus comme féroces et que la douceur et les ménagements ne peuvent ramener, il mettait en usage ces traits de zèle, il employait ces expressions vives, atterrantes, qui quelquefois les faisaient tomber à ses pieds, d'autres fois les obligeaient d'aller cacher au loin leur honte, leur confusion et d'abandonner le lieu dont ils étaient le scandale et l'opprobre. Il le fit souvent au risque de sa vie mais il comptait pour rien sa vie quand il s'agissait /284/ d'arrêter le dérèglement et de sauver des âmes.

179 - Son amour pour la pauvreté et pour les pauvres

Dieu, qui l'avait choisi pour faire les fonctions d'un apôtre, lui inspira de bonne heure ce détachement des biens de la terre qui toujours caractérise les hommes apostoliques. Dès sa jeunesse il lui vint¹³³ une forte pensée de laisser la maison paternelle et d'aller dans un pays inconnu où, dépouillé de tout, il n'eût eu d'autre ressource que de mendier son pain¹³⁴, jusqu'à ce que l'âge lui eût donné assez de force pour le gagner à la sueur de son front. Cependant il ne suivit pas cet attrait¹³⁵, mais il trouva le moyen de le satisfaire en partie ; ce fut de s'abandonner entièrement à la divine Providence et de commencer de bonne heure à pratiquer la sainte pauvreté.

Lorsqu'il fit son premier voyage à Paris, ses parents lui avaient donné un habit - neuf¹³⁶. Il partit avec cet habit, mais à peine fut-il un peu avancé¹³⁷ dans la campagne qu'il s'en dépouilla, en revêtit le premier pauvre qu'il trouva et prit le sien ; puis se laissant aller au transport de sa ferveur, il fit vœu de ne rien posséder en propre.

¹³¹ 1er texte : *un endroit*

¹³² 1er texte : *et du lieu de leur demeure. Il*

¹³³ 1er texte : *il avait eu*

¹³⁴ 1er texte : *où ... il pût vivre en mendiant son pain*

¹³⁵ 1er texte : *il renonça à ce projet*

¹³⁶ 1er texte : *et de l'argent*

¹³⁷ 1er texte : *à peine eût-il fait*

Il arriva à Paris ainsi engagé sous les lois de la pauvreté, et revêtu de ses livrées¹³⁸. Le gîte qu'il se choisit fut entièrement conforme à l'état sous lequel il s'annonça. Il avoua lui-même à une personne de confiance qu'il était allé loger dans un petit trou d'écurie, où la Providence lui envoyait à manger sans qu'il demandât rien à personne. Il y demeura jusqu'à son entrée à Saint-Sulpice, et sentit toujours, depuis ce temps, augmenter son amour pour les pauvres et pour la pauvreté. Sa mère lui ayant fait faire une soutane neuve, il la donna à un pauvre prêtre mal habillé qu'il trouva et se revêtit (de) la sienne¹³⁹.

Un jour qu'il n'avait point de mouchoir, il en demanda un par charité à sa sœur qui était allée le voir, en se mettant à genoux devant elle. Elle lui en apporta deux, mais il n'en prit qu'un et dit qu'il ne lui en fallait pas davantage. Grand nombre de personnes, /285/ informées qu'il distribuait aux pauvres ce qu'elles lui avaient donné pour ses propres besoins, lui en faisaient des reproches ; mais il leur disait des choses si admirables de la pauvreté qu'il les ravissait, et elles s'estimaient heureuses de confier leurs aumônes à un pauvre volontaire qui ne se réservait pour lui que la peine d'une sage et exacte distribution. Il avait renoncé à son patrimoine et, lorsqu'il fut prêtre, il ne voulut jamais posséder aucuns bénéfices, quoiqu'on lui en présentât plusieurs considérables, disant qu'il ne changerait pas son état de pauvreté pour tous les biens de l'univers. Il insinuait la pratique de cette pauvreté évangélique à tous ceux qui se joignaient à lui pour travailler dans les missions, et il a laissé sur ce sujet des maximes et des règles admirables. Il a même voulu que ses missionnaires n'eussent jamais d'autre fonds ni d'autre ressource que la Providence, et qu'ils en dépendissent uniquement dans le cours de leurs fonctions apostoliques¹⁴⁰. Aussi rendent-ils témoignage qu'elle ne leur a jamais manqué, et qu'ils ont toujours trouvé abondamment le nécessaire à la vie dans tous les lieux où ils ont travaillé.

Parmi les précieux restes que l'on conserve à Saint-Laurent-sur-Sèvre des choses qui ont été¹⁴¹ à son usage, il y en a une qui rappelle¹⁴² tout à la fois et son esprit¹⁴³ de pauvreté et le désir qu'il avait de prendre pour modèle celle de Jésus-Christ. L'évangile nous apprend que ce Dieu Sauveur était revêtu d'une tunique sans couture et depuis le haut d'un même tissu partout (Joan XIX v.23).

¹³⁸ 1er texte : *livrées*, barré puis repris ; barré de nouveau puis encore repris

¹³⁹ 1er texte : *il trouva un pauvre prêtre mal habillé ; il la lui donna et prit la sienne*

¹⁴⁰ 1er texte : *fonctions évangéliques*

¹⁴¹ 1er texte : *de ce qui a été*

¹⁴² 1er texte : *rappelle*, barré puis repris

¹⁴³ 1er texte : *qui est tout à la fois un monument de son esprit*

On trouva dans la pauvre dépouille de M. de Montfort une soutane qu'il avait portée jusqu'à ce qu'elle fut hors de service. C'était l'ouvrage d'une personne de piété qui lui en avait fait présent à Nantes et qui, connaissant son attrait pour tout ce qui pouvait lui rappeler le Sauveur, l'avait travaillée d'une seule pièce¹⁴⁴ avec de l'estame, comme des bas que l'on broche à l'aiguille en tricotant. Il l'accepta avec plaisir et la porta par dévotion tant qu'elle put lui servir. Plus elle s'usait, plus elle lui devenait précieuse par le double rapport qu'elle lui donnait avec son divin Maître. /286/

Il ne voyait que lui dans les pauvres ; il le vénérât en eux¹⁴⁵, il les regardait comme un sacrement qui contenait Jésus-Christ caché sous leur extérieur. «Un pauvre, disait-il, est un grand mystère ; il faut savoir le pénétrer». Nous ne rappellerons pas ici les différents traits de sa charité que nous avons rapportés ailleurs. Il y en a que nous avons omis et que nous omettrons encore, pour ne pas révolter la délicatesse des lecteurs. En voici un qui plaira, par l'idée qu'il donne de son humeur saintement gaie et agréable. Lorsqu'il donna la mission dans la ville de Montfort, lieu de sa naissance, il ne voulut point loger dans la maison de son père. Ce bon père, de son côté, ne le gêna point sur l'article ; mais il lui demanda de venir au moins manger une fois avec lui, et de donner cette satisfaction à sa famille. Son fils le lui promit, à une condition pourtant qu'il le suppliait d'agréer, savoir : qu'il ferait apprêter un plus grand dîner qu'à l'ordinaire parce qu'il voulait, disait-il, y mener beaucoup d'amis avec lui. M. de la Bachelleraye¹⁴⁶ prit cela à la lettre et fit préparer un grand repas. La compagnie fut nombreuse en effet, mais elle se trouva différente de celle à laquelle il s'était attendu. Son fils lui amena une troupe de mendiants et de gueux, qu'il avait ramassés dans toute la ville. C'était là ses amis, à qui il lui avait fait promettre de donner à manger ; il fallut tenir parole et les régaler tous.¹⁴⁷

Que l'on compte, s'il se peut, tous les pauvres que ce digne¹⁴⁸ prêtre, si pauvre lui-même, a nourris pendant tout le cours de ses missions ; on verra qu'il en a

¹⁴⁴ 1er texte : d'une seule pièce *d'estame brochée à l'aiguille*; puis, en surcharge : d'une seule pièce *embrochant de l'estame*

¹⁴⁵ 1er texte : il *l'honorait et le chérissait* en eux

¹⁴⁶ 1er texte : *Le bonhomme*

¹⁴⁷ A ce point du texte la lettre A renvoie à une note marginale : «mettre dans un petit alinéa» : Que l'on compte, s'il se ... richesse de l'Église

¹⁴⁸ 1er texte : ce *saint* prêtre

peut-être fais subsister lui seul¹⁴⁹ plus que tous ceux des ecclésiastiques qui ont mieux su faire un saint usage des biens et des richesses de l'Eglise..

C'était cette même affection pour les pauvres qui lui faisait établir dans les paroisses, d'où il sortait de faire la mission, des dames de¹⁵⁰ charité¹⁵¹, soit pour répandre des aumônes, soit pour soulager les malades. On connaît assez l'institut des Filles de la Sagesse, toutes dévouées aux œuvres de miséricorde, à l'instruction et au soulagement des pauvres. Enfin, après avoir toujours vécu parmi les pauvres, on peut dire qu'il est mort et qu'il a été inhumé au milieu des pauvres, ayant terminé sa carrière dans les vallées du bas Poitou dans une maison empruntée, dans un bourg /287/ qui n'a presque d'autres habitants que des pauvres.

180 - Son détachement de ses parents

Pour se livrer avec plus de liberté aux œuvres de charité et de zèle, il s'était entièrement détaché de sa famille, et depuis qu'il eut abandonné sa ville pour aller dans les séminaires à Paris, il sembla avoir¹⁵² rompu tous les liens de la chair et du sang. Plus d'une fois, il se refusa la consolation de voir et d'entretenir ses proches, lors même qu'il était plus à portée de se la procurer. Plein de tendresse et d'affection pour eux, il se prêta d'abord à leur rendre quelques services et les pria ensuite de ne le plus détourner des fonctions de son ministère pour vaquer à leurs affaires temporelles, ne pouvant désormais, ajoutait-il, leur donner d'autre témoignage de son attachement et de sa reconnaissance qu'une part plus marquée dans son souvenir devant Dieu et dans ses sacrifices¹⁵³.

Ce fut d'abord dans ce sens qu'il¹⁵⁴ écrivit de Poitiers à sa mère¹⁵⁵, dans une lettre datée¹⁵⁶ du 28 août 1704¹⁵⁷. «Quoique je ne vous écrive pas, je ne vous

¹⁴⁹ 1er texte : *seul*, barré puis repris

¹⁵⁰ 1er texte : de *la* charité

¹⁵¹ 1er texte : lui faisait établir *des dames de charité dans les paroisses d'où il sortait de faire mission*

¹⁵² 1er texte : *on peut dire*; il sembla avoir

¹⁵³ 1er texte : ses *prières*

¹⁵⁴ 1er texte : qu'il *en écrivit à sa mère dans une lettre*

¹⁵⁵ 1er texte : *mère*, barré puis repris

¹⁵⁶ 1er texte : écrivit ... *en date du*

¹⁵⁷ 1er texte : «*Préparez-vous à la mort qui vous talonne par beaucoup de tribulations. Souffrez-les chrétiennement, comme vous faites. Il faut souffrir et porter sa croix tous les jours, il est nécessaire. Il vous est infiniment avantageux d'être appauvrie jusqu'à l'hôpital, si c'est la volonté de notre grand Dieu ; d'être méprisée jusqu'à être délaissée de tout le monde, et de mourir en vivant*»

oublie pas dans mes prières et sacrifices. Je vous aime et honore d'autant plus parfaitement que ni la chair ni le sang n'y ont plus de part. Ne m'embarrassez point de mes frères et sœurs. J'ai fait pour eux tout ce que Dieu a demandé de moi par charité. Je n'ai pour le présent aucun bien temporel à leur faire, étant plus pauvre que tous. Je les remets avec toute la famille entre les mains de Celui qui les a créés. Qu'on me regarde comme un mort, je le répète afin qu'on s'en souvienne : qu'on me regarde comme un mort. Je ne prétends rien avoir /288/ ni toucher de la famille dont Jésus-Christ m'a fait naître. Je renonce à tout, hors mon titre, parce que l'Eglise me le défend. Mes biens, ma patrie, mon Père et ma Mère sont là-haut. Il est vrai que je vous ai et à mon père de grandes obligations pour m'avoir mis au monde, pour m'avoir nourri et élevé dans la crainte de Dieu, et rendu une infinité de services. C'est de quoi je vous rends mille actions de grâces, et c'est pourquoi je prie toujours pour votre salut, et je le ferai pendant votre vie et après votre mort ; mais de faire autre chose pour vous, rien et moi c'est la même chose, dans mon ancienne famille. Dans la nouvelle famille dont je suis, j'ai épousé la sagesse de la croix où sont tous mes trésors temporels et éternels, de la terre et des cieus. Que si on les connaissait, mon sort ferait envie aux riches et aux puissants rois de la terre. Personne ne connaît les secrets dont je parle ou du moins très peu de personnes. Vous les connaîtrez dans l'éternité, si vous avez le bonheur d'être sauvée. Je prie mon père de la part de mon Père Céleste, de ne point toucher la poix, car il en sera gâté de ne point manger de la terre, car il en sera suffoqué de ne point avaler de fumée car il en sera étouffé. La fuite et le mépris du monde et la dévotion à la sainte Vierge, avec laquelle je suis tout à vous et à mon père. Je salue votre ange gardien et suis tout en Jésus et Marie.

Signé

Montfort prêtre esclave indigne de Jésus vivant en Marie.»

Ce fut pour porter l'oubli de sa famille aussi loin qu'il le pouvait qu'il ne voulut pas même en retenir le nom, et qu'il le changea pour celui de la ville où il était né, en se faisant appeler Montfort. On dit aussi¹⁵⁸ qu'il avait voulu faire allusion à la confiance qu'il avait en la protection de la sainte Vierge, en joignant ce nom à celui de Marie qu'il avait pris à la confirmation, comme s'il eût voulu se dire sans cesse à lui-même : /289/ Marie est mon fort, Marie mon fort. Si ce second motif se joignit au premier¹⁵⁹, il est certain que ce nom lui faisait trouver

¹⁵⁸ 1er texte : on *a cru* aussi

¹⁵⁹ 1er texte : *comme il y* (un mot barré, illisible) ; en surcharge : *il y a lieu de*, puis : *le penser*, *on peut dire* que ce nom

infiniment plus dans le souvenir de la sainte Vierge, qu'il ne lui faisait sacrifier¹⁶⁰ dans l'oubli de sa famille.

Ce n'était pas pour elle seule qu'il refusait de s'ingérer dans les affaires purement temporelles. Tout ce qui¹⁶¹ pouvait l'occuper des choses de la terre lui paraissait un fardeau insupportable. Voici comme il s'en explique dans une lettre en réponse à celle que M. de la Viseule Robert, son oncle, lui avait écrite. Elle est datée du 6 mars 1699. «Je vous prie de dire à madame B... que j'ai reçu son paquet de lettres pour Mgr l'évêque de Saint-Malo. Ces commissions différentes, mon cher oncle, je vous l'avoue, me font de la peine et me font comme revivre au monde. Plût à Dieu qu'on me laissât en repos comme les morts dans le tombeau, ou le limaçon dans sa coquille qui, y étant caché, paraît quelque chose, mais en sortant il n'est qu'ordure et vilenie. C'est ce que je suis, et même pire, puisque je ne sais que tout gâter lorsque je me mêle de quelqu'affaire. Je vous prie donc au nom de Dieu, de ne vous souvenir de moi que pour prier Dieu pour moi. Je suis en Notre-Seigneur et notre bonne Mère, Tout vôtre pour le temps et pour l'éternité. »

181 - Sa pureté

Avec un¹⁶² cœur aussi dégagé de toute affection pour les choses de la terre¹⁶³, on est bien prémuni contre la corruption qui s'y trouve généralement répandue.

M. de Montfort n'était pas appelé à l'éviter par la fuite. Dieu l'avait choisi pour travailler à y opposer les fruits les plus salutaires¹⁶⁴ du ministère évangélique. Ce qui doit surprendre, c'est qu'il se sentit appelé¹⁶⁵ à combattre les vices sans presque connaître¹⁶⁶ celui qui règne avec le plus d'empire. «Je ne sais si le don de chasteté lui coûta /290/ beaucoup dans la suite, (C'est M. Blain qui parle) et si pour la conserver sans tache, il eut de grands combats à soutenir contre le monde, le diable et la chair, qui font une si rude guerre à cette vertu angélique. Ce que je sais, c'est qu'avant son entrée à Saint-Sulpice il les ignorait encore, et que sa grande mortification, ses rigoureuses austérités, sa solitude et son

¹⁶⁰ 1er texte : qu'il ne *paraissait perdre*

¹⁶¹ 1er texte : *il ne voulait* : en surcharge : Tout ce qui

¹⁶² 1er texte : *Un cœur*

¹⁶³ 1er texte : affection *terrestre*

¹⁶⁴ 1er texte : les *ressources* les plus *efficaces*

¹⁶⁵ 1er texte : C'est qu'il *commença*

¹⁶⁶ 1er texte : *sans avoir ressenti les moindres atteintes* de celui

profond recueillement, surtout son grand amour pour la Reine des vierges, pouvaient lui avoir mérité de Dieu cet heureux privilège. Quoi qu'il en soit, il a toujours vécu comme un ange dans un corps mortel. Il avait fait pacte avec ses yeux, à l'exemple de Job, de¹⁶⁷ ne pas l'ouvrir pour regarder des¹⁶⁸ personnes de différent sexe, ou de ne les regarder que pour les fuir, ou les pouvoir¹⁶⁹ distinguer., Je suis persuadé qu'il est mort vierge, et que sa chair est entrée dans le tombeau comme elle est sortie du berceau, aussi pure et aussi innocente.» C'était un sentiment commun pendant sa vie, que ses discours, que ses regards, et même sa personne seule inspiraient l'amour de la pureté. Il n'était pas encore engagé à la pratique de cette vertu¹⁷⁰ par la réception des ordres sacrés que déjà il s'y était obligé par vœu, avec la permission de son directeur, qui ne crut pas devoir différer plus longtemps d'associer aux anges de la terre un jeune homme en qui il voyait la pureté d'un esprit¹⁷¹ céleste.

182 - Sa dévotion envers la sainte Vierge

Ce fut sous les auspices de la Reine des vierges qu'il prit cet engagement sacré, et il le remplit d'une manière digne de la tendre dévotion qu'il eut toujours pour elle, et de la protection singulière dont elle le favorisa pendant toute sa vie. Il commença à l'honorer dès qu'il commença à la connaître. Tout son plaisir, dès son enfance, était d'en parler et d'en entendre parler. L'on eût dit qu'il s'exerçait dès lors à être ce qu'il fut dans la suite, le panégyriste zélé de Marie, l'orateur perpétuel /291 / de ses privilèges et de ses grandeurs, le promoteur assidu et infatigable de sa dévotion. Etant jeune écolier au collège de Rennes, sous les Pères Jésuites, il ne manqua jamais tous les matins et tous les soirs, en passant devant la chapelle des Grands Carmes, d'y entrer pour y faire sa prière et saluer, disait-il, sa bonne Mère, et lui demander sa bénédiction. Il voulut de bonne heure être admis¹⁷² au nombre des congréganistes, cette portion des jeunes étudiants la plus¹⁷³ distinguée par sa sagesse¹⁷⁴ et sa piété, et il en fut toujours l'admiration et le modèle¹⁷⁵. L'Eglise

¹⁶⁷ 1er texte : *pour* ne pas

¹⁶⁸ 1er texte : *une* personne

¹⁶⁹ 1er texte : *ou les pouvoir*, répétition barrée

¹⁷⁰ 1er texte : *il fut surtout redevable de cette vertu*

¹⁷¹ 1er texte : *d'un esprit*, barré puis repris

¹⁷² 1er texte : il *demande* de bonne heure à être admis

¹⁷³ 1er texte : *toujours* distinguée

¹⁷⁴ 1er texte : par sa *piété*

¹⁷⁵ 1er texte : (remplacé par celui qui fait suite) *Lorsqu'il était devant un autel de la sainte Vierge, il paraissait comme ravi hors de lui-même et en extase. L'église de Saint-Sauveur de Rennes, où il y a une statue miraculeuse*

de Saint-Sauveur de Rennes, où il y a une statue miraculeuse de la sainte Vierge, était un¹⁷⁶ rendez-vous journalier¹⁷⁷. C'est le témoignage qu'en rend M. Robert, son oncle, prêtre, qui assure qu'il y passait quelquefois une heure. Cette dévotion pour la sainte Vierge semblait être née avec lui. Il s'était accoutumé dès sa plus tendre jeunesse à ne la point appeler autrement que sa bonne Mère. Cette expression avait, à cet âge, quelque chose de ravissant dans sa bouche ; mais ce qu'on admirait surtout, c'était cette simplicité enfantine avec laquelle il recourait à elle dans tous ses besoins. Il se tenait comme assuré d'obtenir tout ce qu'il demandait quand il lui adressait ses prières. Plus d'inquiétudes, plus de ces petits chagrins qui ont pour les enfants une amertume aussi sensible¹⁷⁸ que les peines d'un âge avancé, plus d'embarras ni de tristesse quand une fois il avait prié sa bonne Mère. Il n'y a pas lieu de douter que les secours qu'il en obtenait ne fussent en effet très réels. La confiance qu'il conserva¹⁷⁹ toujours en sa puissante protection était trop grande pour n'avoir pas été affermie par une longue expérience et il ne cessa de l'éprouver tous les jours de sa vie. Il ne faudrait pour s'en convaincre que se rappeler d'un côté tout ce qu'il fit en son honneur, et de l'autre les succès prodigieux qu'eurent toujours ses pieuses entreprises qu'il prenait tant de soin de mettre sous ses auspices. On eût dit qu'indépendamment des motifs¹⁸⁰ de la religion, il était conduit comme par un instinct naturel dans tout ce qui pouvait lui témoigner sa vénération et son amour.

« Lorsqu'il vint à Paris, dit M. Blain, ceux qui l'y ont /292/ vu savent qu'il portait les yeux si fort baissés qu'il ne pouvait voir qu'à ses pieds et, qu'après dix ans de demeure dans la capitale de la France, il en sortit comme il y était entré, sans avoir vu rien qui pût satisfaire ses sens. On s'étonnait même qu'il pût se conduire dans les rues et ce qui était le plus étonnant c'est qu'il savait où toutes les images de la sainte Vierge étaient placées, dans les carrefours et sur les portes des maisons, en sorte qu'en marchant avec M. Grignon dans les rues de Paris, ce qui m'est arrivé plusieurs fois, aussi bien qu'à d'autres, on était également surpris et édifié de voir un homme qui ne levait jamais les yeux ôter souvent son chapeau pour saluer des images de la sainte Vierge qui ne frappaient les yeux de personne. Un jour, étonné de le voir si souvent ôter son chapeau, je lui demandai qui il saluait. Et il me répondit qu'il saluait des images de la sainte Vierge sur les portes des maisons, qui y étaient effectivement ; mais si obscures, que je ne pus les apercevoir qu'avec une recherche des yeux. »

¹⁷⁶ 1er texte : *le rendez-vous*

¹⁷⁷ 1er texte : *de notre jeune*

¹⁷⁸ 1er texte : *toute l'amertume de nos peines les pl(us)*

¹⁷⁹ 1er texte : *qu'il eut toujours*

¹⁸⁰ 1er texte : *qu'oultre ces motifs*

Toujours il parlait de sa bonne Mère. Etant au petit séminaire de Saint-Sulpice, où se trouvait alors la plus fervente jeunesse, presque tout le temps de ses récréations était employé à s'entretenir de la dévotion à la sainte Vierge¹⁸¹. On eût dit qu'il ne pouvait parler et entendre parler que de Jésus et de Marie. Toute lecture et tout entretien où il n'en était pas fait mention lui était insipides. Il gardait un profond silence quand la conversation tournait sur quelque autre sujet ; mais il avait un talent particulier pour y faire toujours entrer¹⁸² la Mère de Dieu, dont il ne se lassait point¹⁸³ de publier les grandeurs, les vertus et les privilèges. Cependant ce n'était encore¹⁸⁴ là que de faibles essais de ce qu'il devait faire dans la suite pour¹⁸⁵ lui attirer des serviteurs¹⁸⁶ et accroître son culte.

A peine eût-il commencé l'œuvre des missions qu'il s'annonça /293/ comme un des plus ardents zélateurs de sa gloire¹⁸⁷. Ceux qui ont assisté aux sermons qu'il faisait sur la dévotion à la sainte Vierge ont assuré qu'alors il se surpassait lui-même. On ne reconnaissait plus cette simplicité de style par laquelle il savait si bien se rabaisser à la portée du peuple. Tout était grand, tout était sublime. C'était ordinairement les samedis de chaque mission qu'il traitait cette matière ; il la trouvait inépuisable¹⁸⁸. Bien différent de ces prédicateurs qui ne parlent de la dévotion à la sainte Vierge que pour s'élever contre des abus, souvent supposés et toujours exagérés, il ne craignait jamais d'en dire trop dans une matière où les plus savants Pères de l'Eglise reconnaissent n'en pouvoir dire assez. Il se renfermait dans les justes bornes du culte que nous devons lui rendre ; mais avec cette précaution il ne craignait point de lui prodiguer les éloges les plus magnifiques. Il prêchait hautement sa conception Immaculée comme un privilège dû à la Maternité divine. Il la mettait à la tête de toutes ses autres prérogatives.

¹⁸¹ 1er texte : était employé à *parler de la sainte Vierge*

¹⁸² 1er texte : pour *faire rappeler* la Mère de Dieu ; en surcharge : *faire rappeler les discours*

¹⁸³ 1er texte : Il ne se lassait *jamais*

¹⁸⁴ 1er texte : *Jusque-là son zèle pour sa gloire*

¹⁸⁵ 1er texte : pour *étendre*

¹⁸⁶ 1er texte : lui attirer des (un mot barré, illisible, puis : *de Marie*)

¹⁸⁷ 1er texte : (remplacé par la phrase qui précède) *Jusque-là son amour pour sa gloire s'était trouvé restreint à quelques occasions particulières, dont il profitait avec avantage. A peine eût-il commencé l'œuvre des missions*

¹⁸⁸ 1er texte : (remplacé par le texte qui précède : On ne reconnaissait plus... inépuisable) *C'était ordinairement le* (en surcharge : *tous les*) *samedi de chaque mission qu'il traitait cette matière. Alors on ne reconnaissait plus ni son éloquence ni son style. Dans les autres matières* (un ou deux mots barrés, illisibles) *il s'abaissait à la portée du peuple ; ses discours n'avaient rien* (en surcharge: *étaient simples*) et un mot barré, illisible

A l'exemple de saint Dominique, il employait la récitation du rosaire comme un puissant moyen d'attirer les grâces de Dieu sur ses missions. Il en faisait un des principaux exercices, et lui-même le récitait tout entier chaque jour¹⁸⁹. Chaque jour il faisait trois cents genuflexions, en différents temps, devant une de ses images, en la saluant chaque fois avec un éloge particulier, disant par exemple : *Virgo singularis, Mater gratiae, Mater Misericordiae, etc.*

Il disait encore tous les jours sa petite couronne¹⁹⁰. Tous les samedis de l'année étaient pour lui des jours solennels, qu'il gardait comme le saint dimanche¹⁹¹, et ces jours-là, il ne buvait que de l'eau. Il n'est presque point de chapelles renommées dédiées à la sainte Vierge où il ne soit allé en pèlerinage, comme Notre-Daine de Lorette en Italie, à Notre-Dame de Chartres, de Saumur, etc ... Lui-même, il en a fait bâtir¹⁹² dès les fondements à son honneur en différents lieux. C'est à son zèle qu'on est /294/ redevables de celles de Notre-Dame de toute Patience, de Notre-Dame de Miséricorde, de Notre-Dame des Victoires, de Notre-Dame des Cœurs. On peut lire dans la vie de M^{de} Trichet ce qui y est dit de cette dernière, qu'il fit construire à Poitiers, dans le faubourg de Montbernage.

Pour perpétuer et pour étendre le culte religieux¹⁹³ de la Reine du ciel, il distribuait de ses images à toutes les personnes qui s'enrôlaient dans le saint esclavage de Jésus en Marie. Lui-même, il en porta les chaînettes jusqu'à la mort, et composa un ouvrage aussi édifiant que solide sur les avantages de cette dévotion. Il avait¹⁹⁴ toujours avec lui une statue de la sainte Vierge d'un demi-pied de hauteur. Il la prenait entre ses mains ou la posait devant lui sur une table toutes les fois qu'il récitait l'office divin, son rosaire, qu'il faisait l'oraison ou qu'il vaquait à quelque'autre exercice de piété ; et baisait de temps en temps ses pieds avec une tendresse de dévotion qui se manifestait par ses larmes et qui en faisait verser aux personnes qui pouvaient l'apercevoir. C'est cette précieuse figure qu'il a laissée pour héritage à ceux qui successivement sont choisis pour être à la tête des missions et qu'ils ont grand soin¹⁹⁵ de se

¹⁸⁹ 1er texte : *chaque jour tout entier*

¹⁹⁰ 1er texte : *à son honneur*

¹⁹¹ 1er texte : *comme le jour du dimanche*

¹⁹² 1er texte : *construire*

¹⁹³ 1er texte : *la dévotion à*

¹⁹⁴ 1er texte : *il portait*

¹⁹⁵ 1er texte : *qu'ils prennent grand soin*

transmettre comme un riche trésor. Il la¹⁹⁶ prit d'une main et le crucifix de l'autre lorsqu'il se vit¹⁹⁷ prêt à rendre le dernier soupir, voulant mourir entre Jésus et Marie, comme il était toujours étudié à aller au Fils par la Mère.

Vraiment digne d'être comparé à ceux des saints qui les ont le plus honorés et aimés, nouveau Bernard par les sentiments que leur amour imprimait dans son cœur, vrai Dominique par l'activité de son zèle et le soin d'en assurer le succès en établissant en tous lieux la récitation du rosaire. /295/

Quelques éloges¹⁹⁸ que nous ayons pu donner à tant de vertus chrétiennes et ecclésiastiques réunies dans la vie du serviteur de Dieu, nous n'avons pas prétendu prévenir le jugement de l'Eglise, à qui seule il appartient de prononcer si elles ont été portées jusqu'à l'héroïsme. Nous allons détailler avec la même soumission les merveilles opérées par son intercession, avec les circonstances les plus propres à en constater la vérité.

183 Les miracles qu'on lui attribue*

* on lit en marge : "mettre à capite les miracles qu'on lui attribue"

Aveugle guéri - Dame Hilaire Nicolas, veuve de Messire Olivier Guilbaud, sieur de la Favrie, docteur en médecine de la faculté de Poitiers, âgée de cinquante-six ans, a déposé avoir appris d'une des demoiselles suivantes de madame de Montespan que ledit sieur Grignon, ayant un jour dit la sainte messe dans la chapelle de ladite dame de Montespan, il entra dans la sacristie pour y faire son action de grâces ; qu'en sortant il aperçut un homme aveugle et lui demanda s'il voulait être guéri. Que cet homme lui ayant dit que oui, M. de Montfort prit de la salive avec un de ses doigts, lui en frotta les yeux, qu'au même instant l'aveugle recouvra la vue et s'écria qu'il voyait très bien.

Fièvre et tumeur guéries - Marie-Louise Loigné, âgée de vingt-six ans, a déposé que sa sœur, ayant une grosse fièvre depuis deux mois qui l'avait obligée de garder le lit pendant six semaines avec des redoublements et des agitations étranges, ayant éprouvé en vain toutes sortes de remèdes pour la guérir, on lui conseilla de mettre dans de l'eau une dent de M. Grignon qu'elle avait. Ce qu'elle fit, et en ayant fait boire à sa sœur, elle fut guérie sur-le-champ. Qu'elle-même, Louise Loigné, ayant une grosse tumeur sur un genou depuis deux mois, qui l'incommodait beaucoup, elle appliqua dessus un morceau de fer des

¹⁹⁶ 1er texte : il *tenait*, en surcharge : la

¹⁹⁷ 1er texte : lorsqu'il *fut*

¹⁹⁸ 1er texte : *Tant de vertus*

disciplines de M. de Montfort et que la tumeur fut dissipée en peu de jours.
/296/

Fluxion de poitrine guérie - Antoinette de Bège, femme âgée de quarante ans, a déposé qu'ayant une fille âgée de trois ans qui ne buvait ni ne mangeait, qui avait les jambes et les cuisses comme mortes et ne marchait point depuis deux mois, ayant de plus une si grande oppression de poitrine que ne pouvait respirer, s'avisait de mettre sur sa fille un soulier qui avait servi à M. de Montfort, et qu'elle fût guérie sur-le-champ de tous ces maux.

Loupe sur la main guérie - Demoiselle Marie Montois, fille âgée de vingt-et-un ans, demeurant à Poitiers, paroisse de St-Michel, a déposé qu'ayant depuis plus de deux ans une loupe sur la main qui l'incommodait beaucoup, elle fut inspirée d'aller faire une neuvaine au tombeau de M. de Montfort à Saint-Laurent-sur-Sèvre, et d'y dire cinq Pater et cinq Ave. Ce que, n'ayant pu accomplir sitôt qu'elle l'aurait souhaité, elle fit dire une messe dans l'église de Saint-Jean pour remercier Dieu des grâces qu'il avait faites à M. de Montfort et demanda sa guérison par son intercession ; et qu'au bout de neuf jours, elle se trouva entièrement guérie et sa loupe dissipée.

Enfant en langueur rétabli, et plusieurs autres guérisons - André Launay, postillon de madame de Bouillé, demeurant au château de la Machefolière, a déposé qu'il a parfaite connaissance que Jeanne Launay, de la paroisse de la Renaudière en Anjou, ayant un fils en langueur depuis sept ans, avec une fièvre continue et une maigreur extrême, ne profitant point, fut parfaitement guéri lorsque sa mère lui eut fait boire de l'eau où avait trempé un morceau du cercueil¹⁹⁹ de M. de Montfort ; que le même remède avait rendu la santé à grand nombre de personnes tourmentées de fièvres malignes et pestilentielles, de coliques, de dartres vives, d'hydropisie, de léthargie et de cataractes sur les yeux ; et entre autres, au nommé Ouvrard de la paroisse de la Renaudière /297/ malade depuis six mois, abandonné des médecins, ayant reçu les derniers sacrements, lequel, ayant appris les merveilleux effets de cette eau; en demanda à boire et fut tout à l'instant guéri, aussi bien que le nommé Bretonis, demeurant à la Grolière, paroisse de Roussay, qui s'était grièvement blessé à un bras en coupant une branche d'arbre, fut guéri en très peu de jours sans suppuration ayant appliqué de cette eau sur la plaie de son bras. A, de plus, déposé que la nommée Anne²⁰⁰ Ripoche qui, depuis quatre ou cinq mois, avait

¹⁹⁹ 1er texte : *du cercueil*, barré puis repris

²⁰⁰ 1er texte : *Antoine*

perdu l'esprit, courait les rues, était à tout moment prête à se noyer en se jetant dans l'eau, faisait de plus des jurements exécrables, ses parents ayant fait dire une messe pour les âmes du purgatoire, elle en fut beaucoup soulagée et parfaitement guérie lorsqu'ils l'eurent menée au tombeau de M. de Montfort.

Écrouelles guéries - René Pyronnet, journalier, a déposé à Poitiers le 28 novembre 1718, qu'ayant l'es écrouelles sous la gorge depuis huit ans avec ouverture et suppuration, sans avoir jamais pu trouver aucun remède qui pût le guérir, sa femme, nommée Adrienne Lamy, alla au tombeau de M. Grignion, à Saint-Laurent-sur-Sèvre. On lui donna un petit morceau du cercueil de M. Grignion, qui avait, depuis peu, été levé de terre, et étant de retour dans sa maison elle l'appliqua sur le mal de son²⁰¹ mari, qui en fut parfaitement guéri le neuvième jour.

Guérison de Madame d'Armagnac, à l'extrémité - Messire Jean Joseph Louis Bernard d'Armagnac, chevalier, seigneur de Salvart et autres places, lieutenant de roi de la province de Poitou, déposa qu'en mil sept cent six ou environ, le mardi gras, ledit sieur de Montfort alla aux Jésuites pour se confesser au R. P. La Tour²⁰² qui lui demanda, après l'avoir confessé, où il allait dire la sainte messe. Il lui répondit qu'il la dirait, s'il le souhaitait, dans l'église desdits /298/ Jésuites. Il le pria de la dire pour madame d'Armagnac épouse dudit sieur déposant, laquelle était à l'extrémité et abandonnée des médecins, et dont on attendait plutôt la mort que la vie. Après avoir dit la sainte messe, il alla trouver le R. P. La Tour et lui dit en ces termes : «J'ai prié le Seigneur pour madame d'Armagnac, elle ne mourra pas de cette maladie», et étant prié par ledit R. P. La Tour d'aller lui-même chez cette dame pour lui apprendre cette nouvelle, il vint au logis. Il entra dans la chambre de ladite dame d'Armagnac et lui parla de la sorte : «Madame, vous ne mourrez point de cette maladie. Dieu ne veut point de vous, quant à présent. Il veut vous laisser encore au monde pour faire vos charités ordinaires», et a vécu depuis ce temps-là douze ans et plus. Qui est tout ce qu'il a dit savoir ; et lecture faite de sa déposition, a dit icelle contenir vérité, y a persisté et signé. Ainsi signé :

D'Armagnac, Peronnet, et Ligonnères notaires

²⁰¹ 1er texte : de sa (gorge ?)

²⁰² 1er texte : (remplacé par le texte qui précède : déposa... La Tour) *demeurant en cette ville, paroisse de Notre-Dame-la-Petite, chez lequel nous nous sommes transportés sur l'avis, que nous avons eu, qu'il savait*

Fluxion incurable sur les yeux, guérie - Charles Guillard, maître chirurgien demeurant à Poitiers, paroisse de Saint-Etienne, âgé de cinquante ans, a donné son certificat et déposé devant les notaires ci-après nommés avec serment, qu'ayant été appelé pour traiter et médicamenter Jeanne Alleaume, fille âgée de quatre ans et demie, atteinte d'une fluxion considérable sur les yeux, qui lui avait ôté l'usage de la vue, ayant les yeux tout couverts. Tous ses remèdes furent inutiles, même un cautère qu'il lui appliqua. Que depuis ce temps-là, il l'a vue guérie ; qu'en ayant demandé la cause, on l'avait assuré que ses parents l'avaient menée au tombeau de M. de Montfort et qu'elle²⁰³ y avait recouvré la vue. Qu'il a une parfaite connaissance de la vie merveilleuse que le serviteur de Dieu avait menée à Poitiers, ayant assisté plusieurs fois à ses sermons, dont il a été charmé et tout à fait touché.

Fille aveugle guérie - Louise Ouvrard, femme de François Allonneau, marchand, demeurant /299/ à Poitiers paroisse de Saint-Etienne, âgée de cinquante-cinq ans, a déposé : que Jeanne Allonneau sa nièce, étant devenue aveugle, qu'après avoir fait faire tous les remèdes dont tous les médecins et chirurgiens purent s'aviser suivant les règles de leur art, et n'ayant pu lui procurer aucun soulagement, elle invoqua enfin M. de Montfort et appliqua pendant neuf jours, sur les yeux de sa nièce, un morceau d'un des souliers de M. de Montfort qu'elle conservait. Au bout desquels, elle fut entièrement guérie et recouvra la vue ; qu'elle alla même ensuite au tombeau de M. Grignon à Saint-Laurent-sur-Sèvre pour le remercier de cette grâce, qu'à son retour il lui prit une fausse pleurésie dont elle pensa mourir ; mais qu'ayant imploré l'intercession de ce fervent missionnaire, elle se mit sur l'estomac un mouchoir qu'elle avait fait toucher à son tombeau ; qu'elle y avait mené sa nièce, et qu'elle fut aussitôt guérie.

Il serait trop long de rapporter toutes les autres guérisons miraculeuses attribuées à l'intercession de M. de Montfort avant et après son décès. Les témoins ou les miraculés eux-mêmes ont fait leurs dépositions dans le temps.

Nous en avons entre les mains une copie signée de deux notaires qui a été tirée sur l'original, dont les minutes sont restées entre les mains des sieurs Peronnet et Ligonnières, notaires royaux et apostoliques demeurant à Poitiers, en date des 20, 25, 28 et 30 novembre 1718.

²⁰³ 1er texte : et qu'il

Nous ne pouvons cependant omettre une attestation²⁰⁴ assez récente d'une guérison qui²⁰⁵, dans son temps, fut aussi regardée comme miraculeuse. En mil sept cent vingt-sept²⁰⁶, demoiselle Lucrece Luzeau²⁰⁷ de la paroisse de Savenay, diocèse de Nantes, âgée d'environ trente ans, fit vœu d'aller à Saint-Laurent-sur-Sèvre au tombeau de M. de Montfort, pour demander à Dieu par son intercession la guérison du mal caduc dont elle tombait très souvent. Moi, Jean-Augustin de la Serre, prêtre, alors secrétaire et aumônier de Monseigneur de Sanzay, /300/ évêque de Nantes, depuis recteur de la paroisse de Sion pendant trente-trois ans, aujourd'hui résidant à la communauté de Saint-Clément de Nantes, j'accompagnai ladite demoiselle qui avait son domestique, et avec nous était aussi une ancienne demoiselle nommée de Delisne²⁰⁸, qui était de qualité et était à l'hôpital de Savenay enseignant aussi les jeunes filles. Nous fîmes tous nos dévotions, nous confessâmes ; moi je dis la sainte messe, pendant laquelle, sur ma conscience, je sentis quelque odeur toute céleste que je ne puis exprimer, laquelle me ravit d'onction et de joie, etc. Ladite demoiselle Luzeau²⁰⁹ s'en retourna avec nous bien guérie, en sorte qu'ayant vécu longtemps après, elle n'a jamais eu la moindre atteinte de ce mal caduc que tout le monde sait être un mal affreux et rarement guérissable. Signé :

Jean-Augustin de la Serre, prêtre à la communauté de Saint-Clément à Nantes,
22 septembre 1761.

Il serait à souhaiter qu'on eût recueilli toutes²¹⁰ les autres guérisons que publient continuellement les pèlerins, qui viennent de tous côtés au tombeau de M. de Montfort implorer sa protection. On devrait au moins commencer à en faire désormais une collection exacte et authentique. On ne doute point qu'elle n'offrit bientôt une multitude de nouveaux prodiges qui, joints à ceux que nous venons de rapporter, formeraient²¹¹ un témoignage toujours subsistant de la sainteté du serviteur de Dieu, contribueraient à la gloire de Dieu même qui est admirable dans ses saints, et à qui doit être²¹² rendu

²⁰⁴ 1er texte : une *déposition*

²⁰⁵ 1er texte : *qu'on* (en surcharge : qui) a aussi regardée comme

²⁰⁶ 1er texte : *appare(m)ment en 1727* ; en surcharge : en mil sept *vingt*

²⁰⁷ 1er texte : un mot barré, illisible ; en surcharge : Luzeau

²⁰⁸ 1er texte : en marge, sur renvoi d'une croix, le même nom, barré

²⁰⁹ 1er texte : *Luzeau*, barré ; en marge : Luzeau

²¹⁰ 1er texte : qu'on eût recueilli *dans leur*

²¹¹ 1er texte : *seraient* un témoignage

²¹² 1er texte : à *qui soit* rendu

louange, honneur, amour et bénédiction dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.²¹³

²¹³ note barrée de trois traits : *Il y a ici une protestation de l'auteur qui doit être réservée pour la fin de l'ouvrage*